

5 cts — NUMERO DE 24 PAGES — 5 cts

Le Samedi

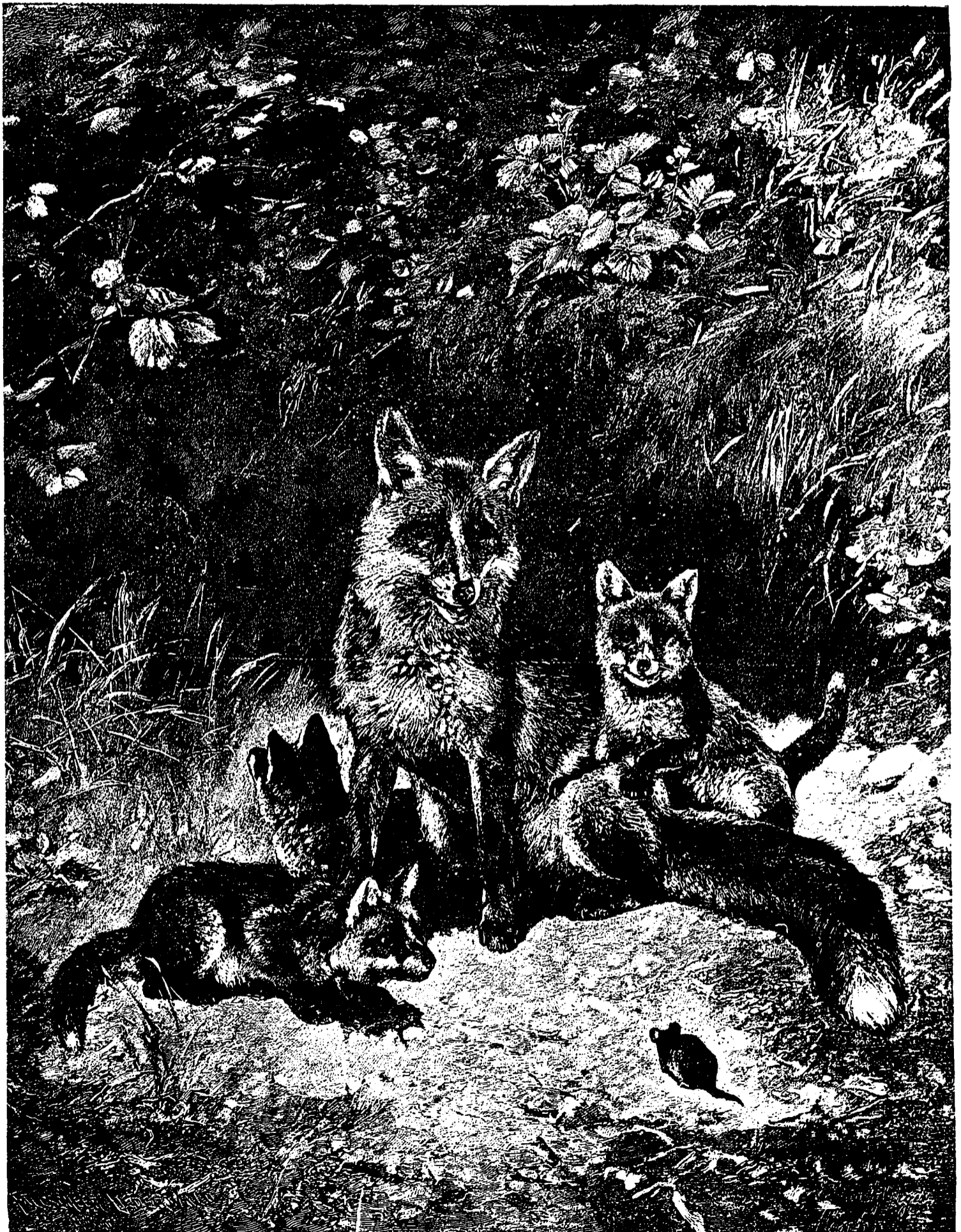
VOL. IX. No 16

MONTREAL, 18 SEPTEMBRE 1897

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

\$2.50 PAR ANNEE.
LE NUMERO 5 CTS.

SEPTEMBRE



L'OUVERTURE DE LA CHASSE.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centins

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Editeurs - Propriétaires,

No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 18 SEPTEMBRE 1897

INFORMATIONS MIRACULEUSES



Le sourd muet.—J'ai entendu dire, aujourd'hui, que les autorités avaient l'intention de proscrire la mendicité dans les rues! Que pensez-vous de ça, compère?
L'aveugle.—C'est inquiétant! J'ai effectivement vu cela dans les journaux d'hier soir.

"ALICE-MARIE", VALSE

C'est par suite d'un oubli que la première partie du morceau de musique "Alice-Marie" est paru sans nom d'auteur.

"Alice-Marie", dont nous donnons le complément dans ce numéro, est dû à une de nos jeunes abonnées, Mlle Alice Carbonneau, à laquelle nous sommes heureux de transmettre les félicitations nombreuses qui nous ont été adressées pour l'auteur anonyme de ce morceau de piano.—LE SAMEDI.

PENSÉES INÉDITES D'AUTEURS INCONNUS

Autant il est facile d'oublier les bienfaits, autant il est difficile d'oublier les injures.

x

On s'attire infailliblement de mauvaises affaires à se mêler des affaires des autres.

x

Vivre en sa jeunesse, on ne doit songer qu'à bien mourir en sa vieillesse.

x

L'imagination fait les choses plus grandes et plus petites qu'elles ne sont.

x

On voit les amis dans la prospérité et on les connaît dans l'adversité.

x

C'est une étrange bête et un indomptable animal que le peuple.

x

L'insolent trouve toujours quelqu'un qui le met à la raison.

x

Les grandes choses ne se font que peu à peu et avec peine.

x

Il vaut mieux peu et souvent que beaucoup et rarement.

x

Impossible de servir le peuple et de le satisfaire.

x

Soyez adroit mais point fourbe.

CHERCHEUR.

COUP DUR

Une dame de mes amies qui croyait certainement être une très forte chanteuse, vient de recevoir un coup bien dur pour son amour-propre. L'autre soir, elle appelle la servante Irlandaise qu'elle possède depuis huit jours à peine.

—Brigitte, n'entendez-vous donc pas le chien qui jappe pour entrer? Il faut lui ouvrir, ma fille.

—Quoi, madame, c'était le chien qui chantait si bien! Ma foi je croyais que c'était vous et je me demandais si c'était de l'allemand ou de l'italien.

LES PLUS PETITES

Mr Dugandin.—Je vois, mademoiselle, que vous êtes très minutieuse en tout; vous avez raison, du reste, de vous occuper des détails, car ce sont les plus petites choses qui parlent le plus aux yeux.

Mlle Lamode.—Et aux oreilles aussi, monsieur Dugandin; je le sais bien, car j'ai huit petites sœurs à la maison.

CHACUN SON TOUR

La maman.—Et maintenant lequel de vous deux doit avoir la plus grosse pomme?

Georges (8 ans).—Moi, maman, moi!

Louise (6 ans).—Non, c'est moi! Georges mangeait déjà des pommes deux ans avant ma naissance. Chacun son tour.

SALTIMBANQUE!

Le SAMEDI, dont les romans sont si vivement appréciés de ses lecteurs, va commencer, prochainement, la publication de SALTIMBANQUE! œuvre vécue, de Henri Germain.

Dans le nouveau feuilleton, l'intensité de l'action va toujours en croissant. Les personnages prennent, peu à peu, la place exacte que leur assigne leurs rôles respectifs et le public assiste, toujours sous le charme, à l'intrigue de plus en plus enchevêtrée mais qui se dénoue grâce au dévouement et à la perspicacité du héros Fild'acier.

SALTIMBANQUE est un roman dont l'action se passe dans un cadre tout moderne. Nous coudoyons incessamment, nous retrouvons dans les diverses phases de notre existence des types absolument semblables à ceux que le romancier a choisis pour développer sa thèse. C'est dire que l'attrait s'augmente de cette similitude de vie entre nous et les personnages de SALTIMBANQUE, qui s'entre choquent, se combattent, sans qu'on puisse dire si l'intérêt intense qui s'attache à cette œuvre, une des plus attachantes du roman moderne, provient de cette simplicité d'action mise au service d'une imagination vraiment étonnante, ou du style clair et concis dans lequel elle a été écrite.

Chacun voudra lire et relire SALTIMBANQUE!

IL CRAIGNAIT UNE RECHUTE



Tante Josette.—Je ne sais vraiment pas pourquoi, Penoute, tu continues à prendre du brandy; le docteur a dit que tu étais bien guéri et qu'il ne reviendrait plus.
Oncle Penoute.—Bien. Bien. Mais tu sais aussi ce qu'il a dit, l'autre jour, que les rechutes sont toujours pires que la maladie.

Société des Commis-Epiciers de Montréal



P. J. WAYLAND, Vice-Président.



J. P. BEAUVAIS, Président.



G. N. ROBERT, Trésorier.

C'est en mai 1893, que fut fondée, dans un but philanthropique, la Société des Commis-Epiciers de Montréal, devenue, depuis un an, Société de bienfaisance des commis.

La jeune Société paie des bénéfices en cas de maladie ou d'accidents, ainsi qu'une assurance aux héritiers de ses membres défunts et la cotisation exigée est si minime que les intéressés n'ont aucune excuse pour n'en pas faire partie.

Les réunions ont lieu les 1er et 3e dimanche de chaque mois, à la Salle St-Joseph, No 137A, rue Ste-Elisabeth. Mais, exceptionnellement, une séance extraordinaire aura lieu, le mardi, 21 septembre, au Monument National.

Nous publions, aujourd'hui, les portraits des officiers de la Société, mettant bien volontiers, la publicité du SAMEDI au service d'une Société qui mérite toutes les sympathies.

INSTANTANÉS

XXXVIII

MARCHÉ ARABE

Cinq heures du matin, sur le marché du Munzel !

Les premiers rayons de l'astre roi irrisent, de leurs tons diaprés, la dentelure des montagnes lointaines.

La nuit, qui s'enfuit, prodigue encore au voyageur ses ultimes caresses.

La brise de mer parfume l'atmosphère des senteurs pénétrantes cueillies, comme un furtif baiser, aux corolles odorantes des jasmins géants.

Mais le chemin se rétrécit entre deux haies d'épineux cactus près desquelles se pressent les bourricots gris aux deux coufins d'alfa, gonflés de légumes, les dromadaires, à la bosse encadrée entre quatre paniers, au long cou marquant la mesure du pas amblé, paresseux et rythmé.

Un grand figuier de Barbarie est à droite et ses raquettes épineuses empiètent sur la route, accrochant quelquefois, au passage, le burnous ou la gandourah, d'un blanc équivoque, des chameliers et des âniers arabes, aux jambes nues, à la peau bronzée.

Le vallon va enfin apparaître avec la haute tour en ruines, d'un jaune d'ocre, dont l'ombre allongée s'étend sur les maisons à terrasses pressées à ses pieds.

Une forêt d'oliviers s'étend autour du douar aux abords duquel se pressent les cavaliers arabes, gracieusement assis sur la selle, large comme une table, les jambes pendantes à gauche, tels une amazone, la cigarette aux lèvres, l'œil morne fixé sur l'au-delà du fatalisme musulman.

Le marché est déjà animé. Genisses, ânesses, mules aux bons yeux tendres avec, au milieu de tout cela, les Arabes circulant impassibles.

Une longue rue relie la place où trônent les bestiaux avec celle du marché aux légumes, — la rue des Souks, — d'où un vague relent de parfumerie indigène se mêle à la forte odeur du cuir, à la senteur fraîche des fruits et des melons.

Étalages bizarres s'il en fut. Des centaines de cases minuscules où sont entassés les produits, sur lesquels, juchés, les membres repliés sous les cuisses, les marchands somnolent, attendant le client avec cette patience orientale que rien n'émeut, gens auprès desquels nos allures inquiètes, empressées, de *roumis* toujours en mouvement, détonnent comme un habit noir sur les oripeaux étranges des fils du désert.

SILVIO.

Le professeur.— Voyons, je vous avais pourtant donné, comme devoir, un problème facile. Si votre grand-père a vécu 80 ans et qu'après avoir épargné \$500 par année il ait placé cela à 6 pour cent par an, combien aurez-vous.

Isaac (pleurant).—Hi... Hi... Hi...

Le professeur.—Qu'avez-vous à pleurer ?

Isaac.—C'est que mon grand-père il ne l'a pas fait.

NOS CHÉRIS

La maman (sévèrement).—Allons, Lucile, tu as encore été fourrager dans ma corbeille à ouvrage ; je te l'ai pourtant défendu ; mais je pense que tout ce que je te dis entre par une oreille et sort de suite par l'autre.

Lucile (qui a 5 ans).—Alors, maman, pourquoi que tu ne m'en bouche pas une ?

SEPTEMBRE

La crainte a ramené les barques à la rive,
Mais bientôt, repartant, leurs mâts à l'horizon
Disparaissent ; alors plus d'une âme craintive,
Pour les chers voyageurs récite une oraison.
Et quand le vieux pêcheur a quitté sa chaumière
Une foule d'amis accourt jusques au port ;
Elle entoure l'épouse et l'enfant et la mère.
Pour leur faire oublier qu'il peut trouver la mort.
Et quand septembre fuit et que la voile, au large,
Apparaît, on accourt on veille jusqu'au soir,
Mais la mort a tracé de son doigt une marge...
Car le mât a hissé son vieux pavillon noir.

HENRY VERDON.

TERRIBLE

Bouleau.—Une aventure terrible, mon cher Bouleau. Hier, ma femme, croyant entrer dans le magasin de nouveautés, se trompa de porte et entra dans un bar.

Bouleau.—Terrible, en effet.

Bouleau.—Pas que vous le pensez même. J'étais là !

PAS DE SA FAUTE

La maman.—Combien de fois t'ai-je dit de ne pas jouer dans la boue ?

Freddie (5 ans).—Je n'en sais rien, maman. Tu sais bien que je ne peux compter que jusqu'à dix.

UN SOUVENIR

Bouleau.—A moi qui ai été un des grands amis de votre défunt mari, pouvez-vous me remettre quelque chose lui ayant appartenu et qui le rappelle à mon souvenir ?

La veuve inconsolable.—Moi, si vous le trouvez suffisant.

ELLE NE LE POUVAIT PAS

L'avocat.—Quel est votre âge, madame ?

La dame.—Je ne le sais absolument que par oui dire et comme vous venez justement de me faire savoir qu'un témoignage par oui dire n'a aucune valeur en cour, permettez-moi de ne pas vous répondre.

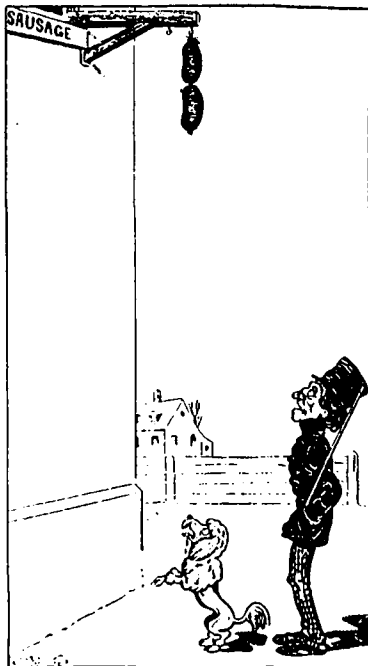
On n'a jamais vu de grand poète fils de grand poète.—BOULEAU.

COMMENT ON DINE



I

Ce pauvre Bilboquet et son chien Canard, trottaient sur la route à la recherche d'un engagement quelconque, le cirque où ils travaillaient ayant fait faillite. Bilboquet et Canard n'avaient pas dîné... hélas !...



II

... et ils étaient menacés de ne pas souper non plus quand le hasard, cette providence des ventres creux, amena les deux faméliques acrobates en face de la boutique du charcutier Choucrouzman.

C'EST UN RIEN !

(SOUVENIR DE BUCKINGHAM, P. Q.)

(Pour le SAMEDI)

C'est un rien... un souf... un rien... (1)
 Qu'elle me chantait si bien ;
 Mais les yeux de la blondette
 Me l'ont révélé... coquette !...
 Son regard croisant le mien
 Ne m'exprimait-il qu'un rien ?
 Ou bien, dans sa douce flamme
 Reflétait-elle son âme ?...

C'est un rien... un souf... un rien... (1)
 C'est un soupir, mais combien
 Très-dilicile à décrire !...
 Un frais et charmant sourire !...
 Ah ! que vous dirai-je enfin ?...
 Un éclair en deux yeux bruns ?...
 Qu'est une boucle mutine
 Sur le front de... Léontine ?

C'est un rien !... un souf... un rien !... (1)
 D'égal je ne lui sais rien...
 C'est un tout petit poème ;
 Le plus délicieux même !...
C'est un rien !... un souf... un rien !... (1)
 Mais ses regards assassins,
 Me chantèrent autre chose,
 Et lui l'avouer... je... n'ose !...

Août, 1897.

JEAN.

SERVICES RENDUS

Ils étaient là, trois ou quatre, de mines équivoques, autour d'une table de restaurant. Bien faits pour se comprendre, ils s'étaient réunis, après l'heure de l'absinthe qu'ils consacraient justement aux affaires ; ils dînaient ensemble, ou mieux côte à côte, car, bien entendu, chacun payait sa dépense, et ce n'était pas à cette table privilégiée qu'une erreur d'addition se fût glissée, possible. Chacun pour soi et Dieu pour tous... telle était leur ordinaire devise, leur plaisanterie coutumière, à chaque réunion

semblable, pour se bien avertir les uns les autres que celui qui, par hasard, ne se trouvait point en fonds, n'avait qu'à s'en aller.

Riches natures ! Ils étaient gras, contents d'eux-mêmes, Juifs certainement, Amalécites mêmes, vendeurs d'argent ou de pierres précieuses, à l'usage des fils de famille et des crédits bien établis. Ils devisaient gaiement de leurs petites affaires. Le cent vingt-cinq pour cent leur fleurissait les lèvres ; mais tout en étalant le cynisme des massacres moraux et des ruines accumulées par leurs féroces pratiques, à mesure que leurs demi-bouteilles (chacun la sienne) se vidaient dans leurs verres,

RÉFLEXIONS ÉCONOMIQUES



Goldstein. — Te frais gearmes, ces garte-nez ! On beut fumer son zicarro chusqu'au pout a bréant.

(1) Premier vers d'une chanson.

ils éprouvaient un immense besoin de se glorifier, d'affirmer qu'après tout ils restaient les bienfaiteurs de notre humanité. Et, par les trente deniers de Judas, ils étaient convaincus !

Tous, à l'envi, racontaient leurs histoires. Combien en avaient-ils sauvés, de petits jeunes gens, de petites jeunes femmes dans l'embarras ? Innombrables, en vérité ! Il est exact qu'eux-mêmes y avaient trouvé leur compte au règlement définitif ; mais, pourtant, sans eux, que serait-il advenu ?

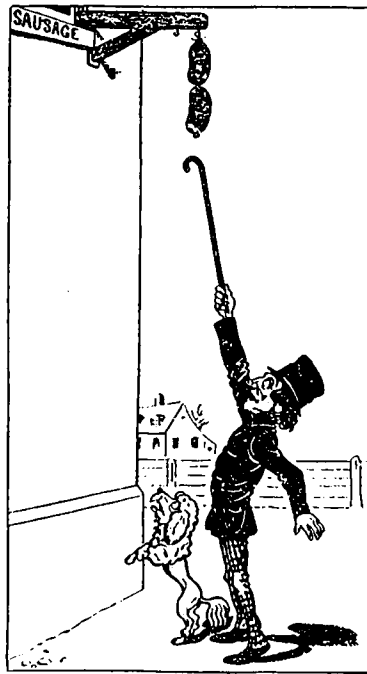
L'un d'eux, le mieux en chair, qui avait nom Israël Gédéon Moloch, ajouta :

— Sans parler des services qu'on a rendu pour rien !

Cette parole inattendue causait une surprise et jetait même un froid.

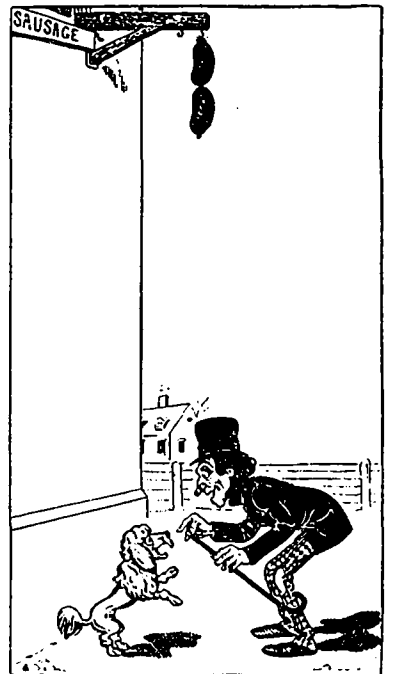
Mais Moloch, sans remarquer l'impression, les deux pouces sous les bras, aux bretelles, les yeux au ciel, l'air attendri, continuait :

— Oui, pour rien... Tenez, vous connaissez tous Lucien Chambry, l'auteur dramatique... Il a son hôtel, à présent, il se moque de moi... Eh



III

Choucrouzman avait, comme enseigne, deux superbes saucisses et les yeux de Bilboquet comme ceux de Canard, les auraient volontiers fait maigrir rien qu'en les regardant. — Ah ! Si au lieu d'être équilibriste, j'étais seulement géant, dit Bilboquet, on dînerait, ce soir !



IV

Mais... une idée ! Superbe ! Viens ici mon bon Canard et nous allons faire l'expérience de la perche. T'en souviens-tu, Canard ? Oui, n'est-ce pas ? Allons-y gaiement, mon cher.

bien ! sans moi, il y a cinq ans, il était perdu, se tuait peut être... C'est un écervelé, capables des décisions pires... Oui... il se serait tué... certainement.

— Et tu l'as sauvé... gratis ?

— Comme je vous le dis... gratis... Une affaire embrouillée... il devait à Dieu, à diable, et dans un coup de folie, un défi au destin, il avait accumulé les traites, pour trente mille francs, — à la même échéance, une fin janvier, — en se disant : Nous verrons bien, vaincre ou mourir ! Comme tous les imaginatifs, il espérait un tas de choses impossibles, escomptait le hasard, l'aventure improbable. Mais trois mois avant l'échéance, il commençait à avoir peur. Aucun ne se réalisait de ses beaux rêves et les jours coulaient sans rien apporter d'heureux.

C'est alors que je l'ai connu. Quelqu'un me l'amena au café Lévêque... vous savez. Il me plût tout de suite, ce jeune homme. Il avait du talent, je le savais, était bien né, — et puis sa confiance me toucha.

Au troisième madère qu'il offrait, il m'expliquait franchement ses ennuis. S'il ne payait pas, il était vendu, perdu. Or, il possédait des meubles de famille, des souvenirs, il y tenait, le pauvre ! comme si la matière avait été une âme ! Et puis, quelques tableaux donnés par des amis, et ses livres, une bibliothèque contemporaine sérieuse, avec des dédicaces célèbres, des envois de grands littérateurs morts déjà, des livres irremplaçables. Il paraît que, moralement, ces bouquins avaient une grande valeur.

Et il répétait :

— Il me faut trente mille, dans trois mois... Voyons monsieur, mon cher monsieur Moloch, trouvez-les-moi, à n'importe quel prix ! Du temps, c'est de l'argent... Je m'en ticerai, quand je serai tranquille...

Et comme je répondais, sans vouloir m'engager, que la somme était forte et la garantie mince, il s'animait, le pauvre diable.

— Songez donc, j'ai une femme, une jeune femme, elle en mourrait ; et mon fils... un bambin de trois ans... Pour moi, la misère, la bohème, l'hôtel meublé, ce ne serait rien... je connais ça ! Mais pour eux... mon cher ami... pour eux !... Non, plutôt un coup de revolver au bon endroit.

Ma foi, j'étais ému. Il avait la fièvre, ce garçon-là ; il souffrait réellement. J'ai interrogé :

— Mais enfin, comment rembourseriez-vous ?... Quand ?... Quelle somme ?

Tout de suite, il répliquait d'abondance :

— Quarante mille, à un an.

— Ce n'est pas lourd !

— Cinquante mille ! Ecoutez donc ! Délivré de mes soucis, je travaillerais dur, ferme, jour et nuit. J'ai des commandes. Mais le spectre de l'échéance trouble mes jours, hallucine mes nuits. Je ne dors plus, je ne mange plus... Je suis incapable d'écrire trois lignes... Il me semble toujours que j'écris sur du papier timbré. Libéré, je reprends ma plume, ma bonne plume de Tolède... et en avant ! C'est bien le diable si, d'ici un an, je n'ai pas une ou deux pièces de jouées, — et je paye, vous comprenez ?

Il suait à grosses gouttes ; c'était pitié. Alors, emballé à mon tour, j'ai répondu d'un trait :

— Rentrez chez vous... Travaillez... Fin janvier, vous aurez vos trente mille.

Il s'est levé, tout droit, comme un fou :

— Vrai ?

— Je n'ai qu'une parole, répondis-je, sans lui dire si cette parole était bonne ou mauvaise.

Il m'a serré les mains à les briser ; j'ai cru qu'il allait m'embrasser ; ce fut vraiment pour moi une minute délicieuse ; j'ai compris le charme pénétrant des grandes charités.

Sur la porte, il ajoutait :

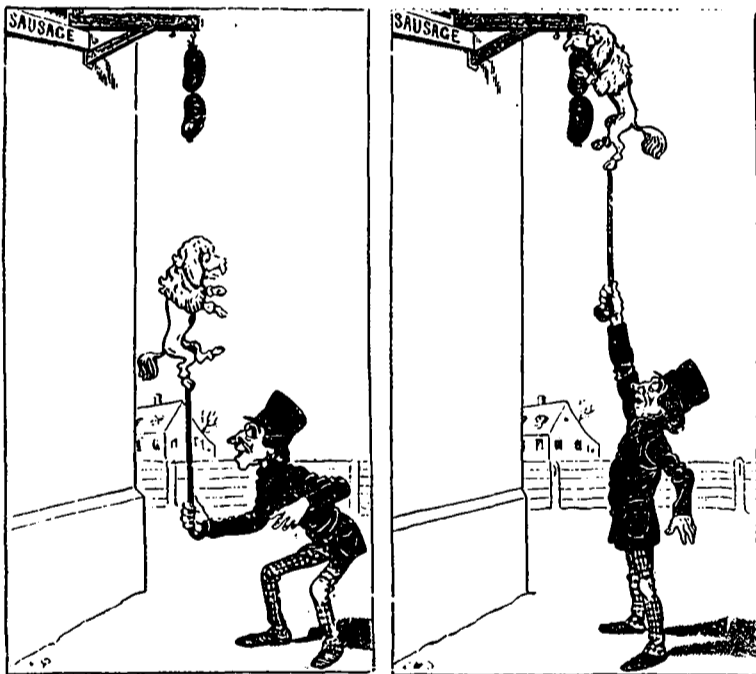
— Tenez Moïoch, je crois en vous, mais faites-moi l'amitié de venir dîner demain chez moi... de répéter votre bonne promesse devant ma femme... Qu'elle soit rassurée, elle aussi, la pauvre enfant... C'est convenu ?

J'ai consenti.

— Convenu... A sept heures, demain, je serai chez vous.

— Eh bien ! mes bons amis, pendant trois mois, j'ai dîné chez lui deux soirs par semaine ; j'ai répété mille fois mon engagement devant sa femme ravie, devant ses créanciers qu'il conviait exprès pour entendre la bonne parole. Et sa jeune femme, très jolie, se montrait à mon endroit d'un empressément flatteur. Alors, Chambry ne douta plus, se fia sur moi absolument rassuré, il se remit au travail, dormit la nuit, bâcha le jour, se retrouva ce qu'il était, un auteur dramatique du plus rare talent.

COMMENT ON DINE — (Fin)



V
Là... une patte et bien droit. Ça y est !... L'équilibre ! Canard, l'équilibre... doucement, doucement...

VI
— Coupe la corde, mon ami, tu dois avoir les dents suffisamment affilées. Tu ne t'en es pas beaucoup servi depuis deux jours...

Les pages s'accumulaient ; les scènes succédaient aux scènes, les actes aux actes. Je m'intéressais à son œuvre, prodigieusement, de tout cœur.

Quand arriva le trente et un janvier fatal, j'ai tout lâché, je suis parti à Francfort où m'appelait une petite affaire, naturellement sans lui donner un sou.

Mais qu'est-il arrivé ? Il avait, grâce à moi, fini sa pièce, sa fameuse pièce : *Le Chemin de la Croix*, qui a obtenu un si fier succès. Elle était même déjà reçue vous savez où... La société des auteurs dramatiques lui a fait une avance qui l'a tiré d'ennuis.

Ce qui n'empêche que c'est moi qui reste son sauveur. Si j'avais refusé tout net les trente mille, il roulait de désespoir en désespoir, ne produisait rien, était probablement fini, enterré, perdu, — tout au moins vendu, errant, mis à pied, reculé de dix ans. — Grâce à moi, qui lui ai prêté, sans intérêt, *l'Espérance et la Confiance*, il est, à présent, riche, heureux, plein d'ardeur et de gloire.

Ismaël-Gédéon Moloch s'arrêta... Tous l'admiraient en silence... Puis il reprit avec mélancolie :

— Mais, hélas ! c'est à dégoûter de faire le bien... En semant la charité, on ne récolte que l'ingratitude. Vous me croirez si vous voulez, Chambry

ne m'a même pas envoyé une loge pour sa première. Et, un comble ! l'autre jour, dans la rue, je l'ai salué, il ne m'a point répondu.

MAURICE MONTÉGUT.

UNE OCCASION

Bouleau. — Je puis dire, sans crainte d'être contredit, que je possède la maison de campagne la plus jolie qui existe à vingt lieues à la ronde et confortable !

Rouleau. — Que je voudrais donc en trouver une dans cette localité ! Il y a si longtemps que j'en ai envie.

Bouleau. — Achetez la mienne.

LA VÉRITÉ

Elle. — Est ce vrai, bien vrai, que tu m'aimes de plus en plus, à mesure que les jours succèdent aux jours ?

Lui. — Oh, oui !

Elle. — Mais comment cela peut-il se faire, mon cher ?

Lui. — Parce que tu joue beaucoup moins du piano qu'au moment où je t'ai connue.

LE POURQUOI

Le docteur Lamoureux. — Enfin, mademoiselle, pourrais-je vous demander de me faire connaître la raison pour laquelle vous me refusez ?

Mlle Dumillion. — Certainement, docteur. La raison est que ma sœur étant mariée avec un avocat, si je veux obtenir un peu d'argent de papa, il faut absolument que j'en épouse un aussi.

ÉTRANGE

Pitanson. — Que les femmes sont étranges ! Une jeune fille a un chien qu'elle adore ; elle va se marier, et ne pense pas plus au chien qu'elle n'existait pas.

Bécanson. — Ça c'est vrai !

Pitanson. — Oui, mais comment expliquez-vous qu'après trois mois de ménage, elle retourne à son chien et ignore son mari ?

TROMPÉE

Madame Soch. — Et dire que j'ai épousé mon mari parce que je voulais un protecteur.

Madame Toch. — Et l'avez vous trouvé en lui ?

Madame Soch. — Lui ! Je n'ai pas même eu la réciprocité.

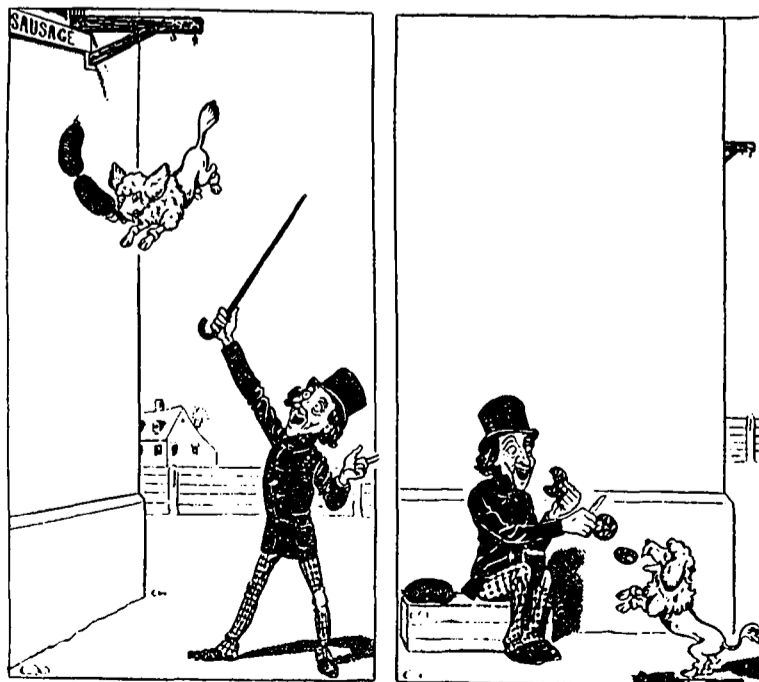
Blanchir artificiellement les cheveux contribue à les détruire ; mais s'ils sont enclins à grisonner, aidez la nature à les arrêter avec le Rénovateur des Cheveux, de Hall.

LE REMÈDE



Madame Jappefort. — Mr le Docteur, pourriez-vous me donner quelque chose pour empêcher mon mari de parler pendant son sommeil ?

Le Docteur. — Donnez-lui seulement une chance de dire quelque mots le jour et il vous laissera tranquille la nuit.



VII
— A la bonne heure... Sante marquis !

VIII
— Je te l'avais bien dit, Canard, qu'on souperait, ce soir !

PRENEZ L'EXTRAIT ORCHITIQUE CONCENTRÉ DU DR FRED. J. DEMERS,

contre la Fatigue ou Epuisement Cérébral, Idées Fixes, Scrupules, Maladies Nerveuses, Débilité Générale.

(Voir l'annonce)

CHRONIQUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE



LE DUC ET LA DUCHESSE D'YORK, EN IRLANDE.

par le duc et la duchesse d'York, accompagnés de leurs Excellences lord et lady Cadogan, Lord maire et lady mayoresse de Dublin, Marquis Dufferin et Ava, Lord Morris et autres membres du Sénat et de l'Université.

Le passage du duc d'York en Irlande a été marqué par son investiture à la dignité de chevalier de Saint-Patrick, laquelle a eu lieu en grand apparat, dans la salle consacrée au saint patron de l'Irlande, dans le château Vice-Royal.

Les chevaliers, parmi lesquels le Prince de Saxe-Weymar, Comte de Cork, Marquis de Dufferin et Ava, Comte de Listowel, Comte de Kilmorey, Comte de Ross et un grand nombre d'autres dignitaires, ont formé une imposante procession avant de conférer au futur monarque les insignes de sa nouvelle dignité.

Somme toute, ce voyage laissera en Irlande des traces durables donnant raison à ceux qui, depuis longues années, ont préconisé la présence, en Irlande, d'un des représentants de la famille royale. Combien de scènes pénibles eurent-elles été épargnées, peut-être, si l'un des fils de la reine Victoria avait donné aux Irlandais cette preuve de confiance ?

Parmi les animaux extraordinaires que la nature se plaît d'enfanter, celui dont nous présentons à nos lecteurs l'exacte photographie n'est certes pas un des moindres.

Il s'agit ici d'une tortue géante, née dans le groupe des Galapagos et qui, à ce que prétendent les naturalistes, est d'une extraordinaire longévité.

C'est la tortue éléphantine et ce nom est bien justifié par le poids qu'acquiert cet animal qui, dans le spécimen ci-contre, est de 870 livres. Elle est supposée être âgée de quatre-vingts ans, et a été prise par l'honorable Walter Rothschild, à bord de son yacht "Zoo", dans une croisière exécutée cette dernière saison.

Jusqu'à présent, la plus grosse de ces tortues géantes était celle capturée au Cap d'Ambre, à la pointe nord de l'île de Madagascar ; mais elle était loin d'atteindre l'énorme poids de cette dernière.

Ces tortues peuvent, paraît-il, atteindre l'âge respectable de deux cents ans et un poids, naturellement plus élevé encore que celui, si considérable déjà, de ce magnifique spécimen qui mesure cinq pieds et 6 pouces de longueur et est vêtu d'une superbe carapace, véritable magasin à écaille, propre à approvisionner, de la précieuse matière, tous les bazars de Montréal, voire même du Canada.

Il y a vingt-deux ans, une pétition signée par de nombreux savants, appartenant à toutes les nationalités, demandait au gouverneur de l'île Maurice de bien vouloir prohiber, dans l'intérêt de la science, la capture de cet intéressant animal pour un certain nombre d'années, car il tend à diminuer très rapidement, vu la chasse impitoyable qui lui est faite.

Quatre espèces bien distinctes de ces tortues existent, tant aux îles



L'HEIRTIER de la couronne d'Angleterre est allé en Irlande présider à l'ouverture de l'Exposition des tissus, et toute une série de fêtes ont marqué son passage sur le sol de la Verte Erin.

Le duc d'York, accompagné de la duchesse et d'une suite brillante, a été reçu à Kingstown, le 18 août, au moment où il débarquait du yacht royal, "Victoria and Albert", par le Lord lieutenant et lady Cadogan.

Un train rapide emportait les visiteurs royaux à Dublin où ils descendaient au château, passant par Westland Row, Lower Merrian Street, Clare Street, Lewister Street, Nassan Street, Collège Green et Cork Hill, brillamment pavoisées et garnies d'une

foule immense.

Une visite a été faite à la Cathédrale Saint-Patrick et à l'Université,

Galapagos que sur la côte sud américaine.

A Maurice, on en rencontre de particulièrement gigantesques, ainsi qu'à l'île Rodriguez. Le célèbre voyageur français L'quat, qui visitait cette île en 1891, disait en avoir vu une grande quantité, estimée par lui à deux ou trois cents individus formant un seul troupeau.

Le commandeur Cookson, qui relachait aux Galapagos en 1875, constatait qu'il n'y en avait plus de traces, après la guerre d'extermination qui leur avait été faite aux îles Charles, Hood, James, Chatham.

Aux îles Abingdon et Albermarle, il y en avait encore quelques spécimens dont les plus gros atteignent 200 livres environ. Une belle tortue géante, capturée aux îles Aldabran, est restée pendant douze ans au jardin Zoologique de Londres, mais c'est incontestablement la tortue de M. W. Rothschild qui détient le record du poids et de la taille.

* *

En ce moment, le mouvement qui a poussé tant d'aventuriers vers les plaines aurifères du Klondike, bat son plein. Des milliers de mineurs sont en route, tant le long des rives de la Yukon que dans les terribles défilés de Chilkoot; d'autres, plus nombreux

grand nombre, cruelles déceptions, souffrances terribles, mort misérable loin de tous secours humains! Outre les fatigues inhérentes à un aussi long voyage, il faut ajouter au tableau, déjà si sombre, de l'existence qui attend, pendant plusieurs mois, ceux qui sont partis à la conquête de cette nouvelle toison d'or, celles non moins à redouter qui seront l'accompagnement obligé de leur séjour à Klondike. Recherche des placers, découverte du terrain, mise en marche de l'exploitation, tout cela dans un climat quasi arctique et sans, pour la plupart, l'accompagnement du confort qui aide à supporter toutes peines.

Nous reproduisons, d'après des instantanés de Winter et Pond, quelques-unes des scènes qui, journellement, signalent le passage des mineurs. C'est, d'abord, une colonne quittant "Pleasant Camp", sur les bords du Yukon et se dirigeant vers l'Eldorado en traînant, sur de légers sleighs, bagages et provisions.

Voici une halte dans la Vallée de Dyea, et l'artiste nous fait assister au déjeuner des mineurs. Enfin, dans le "Départ pour la Vallée de Dyea" nous voyons une exploratrice avec son bébé dans les bras, affrontant courageusement la route, tant pis que les autres membres de la famille, jeunes et vieux, chargés de ballots ou attelés à un charriot rustique, se dirigent vers la fortune (?). Que nos souhaits de bonne réussite les accompagnent!

LOUIS PERRON.

CHOSSES ET AUTRES

— Mon cher, il m'arrive une chose bien désagréable: je suis obligé de t'emprunter un louis!

— Ah! mon pauvre cher, comme je voudrais bien pouvoir me mettre à ta place.

APPROPRIÉ

Taupin. — On peut dire qu'il est comme marié avec sa bouteille.

Muzodor. — Parfaitement! Il l'appelle sa femme d'esprit.

La maman. — Tu sais, Gustave, il faut que tu sois bien sage et bien obéissant. Nous allons être en chemin de fer toute la journée et toute la nuit.

Gustave. — Alors, tu ne me feras pas me laver les mains?



EN ROUTE PAR LA VALLÉE DE DYEA



LA TORTUE GÉANTE DES ÎLES GALAPAGOS.

encore, campent aux environs de Dawson ou même de Juneau, attendant le printemps et les moyens de transport pour s'aventurer plus loin.

Combien d'appelés! Combien peu d'élus! Pourrait-on s'écrier en voyant ce flot que rien ne peut enligner, se précipiter ainsi vers ce que tant de malheureux supposent être la richesse et qui sera, pour le plus



UNE HALTE DANS LA VALLÉE DE DYEA.



SUR LA ROUTE DE LA YUKON.

SUGGESTION UTILE



Mr Jackson. — Aie... aie... Domez-vous, Johnson?...

Mr Johnson. — Non... Pourquoi?

Mr Jackson. — Si vous étiez assez bon de appeler à vous que nous avons conté le vent, massa Gédéon et moi, et été vos pieds de là!

PAR PROCURATION

Il vient d'arriver à un romancier connu, la jolie et piquante aventure — ou plutôt mésaventure — que voici :

Figurez-vous qu'un journal parisien, à grand tirage, "commandait", il y a quelques mois, — à la fin de l'année dernière, pour préciser, — un roman-feuilleton d'aventures à ce romancier connu, à "un franc la ligne", disait le traité.

Le romancier connu s'en vint trouver un vieil homme de lettres, collaborateur obscur de bien des célébrités contemporaines, qui, moyennant vingt cinq centimes la ligne", se chargea d'écrire le feuilleton.

Comme le journal s'attachait, il y a quelques semaines, à la seconde partie de l'œuvre, le romancier ap-

prit que son vieux collaborateur était gravement malade. Il accourut chez lui et le trouva à l'agonie!

Terriblement inquiet pour la fin de son feuilleton, le romancier courut au journal, se fit donner les quelques quinze derniers numéros pour se mettre au courant de son œuvre et bâcla, en une dizaine de feuilletons, l'épilogue du roman.

Puis il s'en fut porter son manuscrit au journal.

— Qu'est cela? lui demanda le secrétaire de la rédaction.

— Mais, la suite et la fin de mon feuilleton...

— Vous voulez donc la changer, car la voici; on nous l'a envoyée, il y a trois jours...

Tête du romancier, qui eut enfin cette explication: le vieil homme de lettres à 25 centimes la ligne avait lui-même sous-loué sa commande, au prix de 10 centimes, à un troisième four-nisseur — qui avait tranquillement achevé son ouvrage!

Assez drôle, n'est ce pas, la petite histoire? X...

LES CLOCHES

A Armand Charpentier.

Les cloches sonnaient :
Ding ! ding ! dong !
Ding ! ding ! dong !
Les cloches sonnaient.

Les cloches chantaient ! — On mariait Rose,
Et Rose était blanche et sa mère rose.
Et les bons parents souriaient des yeux.
Le curé, pensif, implorait les cieux.
Dans sa chaise d'or, la vierge Marie
Semblait regarder celle qu'on marie.

Les cloches pleuraient :
Ding ! ding ! dong !
Ding ! ding ! dong !
Les cloches pleuraient.

Les cloches sonnaient ! — On baptisait Rose.
Sa mère était blanche et Rose était Rose,
Et les bons parents souriaient des yeux,
Le curé, pensif, implorait les cieux,
Et le Christ en marbre, au mur de l'église,
Semblait regarder celle qu'on baptise.

Les cloches pleuraient ! — On enterrait Rose.
On a mis son corps dans un cercueil rose.
Tout ceux qui l'aimaient pleuraient anxieux,
Le curé, pensif, implorait les cieux.
Le fossoyeur noir, triste et solitaire,
Semblait regarder celle qu'on enterre.

Les cloches chantaient :
Ding ! ding ! dong !
Ding ! ding ! dong !
Les cloches chantaient.

LOUIS RICHARD.

IL N'Y A PAS DE DOUTE

Le héros de cette véridique histoire est un simple perroquet, mais un perroquet comme on en voit plus, pas bavard du tout, semblant observer et se rendre compte des choses, fixant son œil rond sur ses interlocuteurs puis, rarement, quand une question semble devoir présenter à son cerveau d'oiseau une certaine apparence de bon sens, répondant par une phrase, toujours la même, car jamais son maître n'avait pu lui en apprendre une autre : "Il n'y a pas de doute!" Mais on se lasse de tout, et si les Athéniens se fatiguèrent, dit-on, d'entendre appeler Aristide, le Juste, ne nous étonnons pas si le maître de l'oiseau, auquel son pensionnaire ne répondait jamais que par son invariable : "Il n'y a pas de doute", décida un beau jour de le vendre. Sitôt conçu, sitôt exécuté. Notre homme prend le perroquet et l'emporte au marché voisin. Plusieurs acquéreurs se présentent, mais l'oiseau restant taciturne devant les objurgations dont il est l'objet, personne ne consent à donner à son propriétaire les \$40. qu'il demande.

Pourtant, un monsieur que l'oiseau semblait hypnotiser et qui, plusieurs fois, avait tourné autour de la cage, s'approche et demande si l'oiseau parlait.

— Certainement, monsieur, et très bien; mais il ne parle pas beaucoup à l'encontre de ses pareils.

— Et combien le voulez-vous vendre, ce perroquet qui n'est pas bavard?

— \$40, monsieur.

— Quarante piastres! C'est une somme, cela; et m'assiez-vous qu'il vaille cela?

— Il n'y a pas de doute! affirme sentencieusement l'oiseau qui, d'un œil torse, suivait le débat dont il était l'objet.

Le monsieur, charmé de l'à-propos et la façon correcte dont l'oiseau avait articulé son observation, l'achète et l'emporte.

Quelques applications heureuses de la fameuse phrase, lui firent estimer son hôte, les premières semaines, mais, lassé de l'éternel refrain de Jacquot il résolut à son tour de le vendre, regrettant vivement la somme qu'il lui avait coûté.

— Quel imbécile j'ai été de payer \$40, un oiseau aussi stupide que celui-là, s'écria-t-il.

— Il n'y a pas de doute, conclut le perroquet.

KADIO.

A distance, l'aveu d'une erreur grandit un homme; de près, elle le diminue.—X.

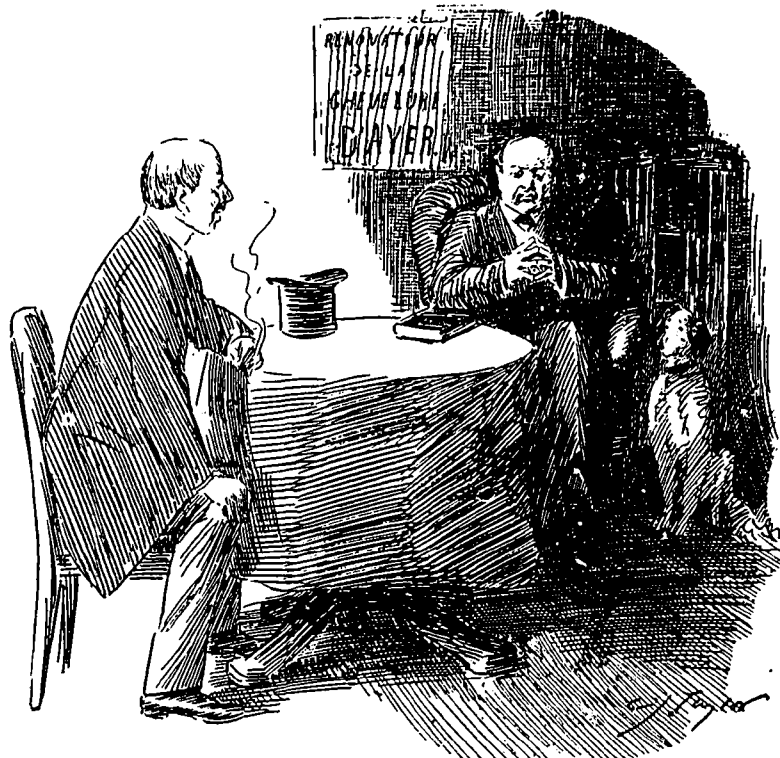
AVANT ET APRÈS

Madame Smith. — Avant notre mariage, Georges me répétait sans cesse qu'il voulait tuer des lions et des tigres afin de bien me prouver son amour pour moi.

Madame Wilson. — Et à présent, est-il toujours dans les mêmes intentions?

Madame Smith. — Lui! Je voudrais que vous l'entendiez quand, par hasard, je l'éveille pour qu'il chasse une souris!

COMMENT IL LE SAVAIT



Mr Fétard. — Docteur, ma femme souffre cruellement d'insomnie.

Le docteur. — D'insomnie! Comment le savez-vous?

Mr Fétard. — Comment! A chaque fois que je rentre du club à deux ou trois heures du matin, je la trouve éveillée. Si ce n'est pas de l'insomnie!

FEUILLETON DU "SAMEDI"

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 17 JUILLET 1897

Les Enfants Martyrs

DEUX INNOCENTS

DEUXIÈME PARTIE

Par les Grandes Routes

XII

(Suite)

Et comme ils n'avaient plus faim et qu'ils étaient reposés ils se mirent en devoir de repartir.

—Madame, dit Charlot à l'aubergiste, vous ne connaissez pas personne dans le pays, parmi les cultivateurs, qui ait besoin de nous?... Voici le printemps... Les travaux ont recommencé dans les champs... Les ouvriers sont rares...

L'aubergiste, une brave femme toute ronde, les regarda, intéressée par ces gentils visages.

—Moi, dit-elle, je n'ai qu'un petit bien et mon mari suffit à le cultiver. Mais il y a une grosse ferme, pas bien loir d'ici, où on pourra peut-être vous employer.

—Où cela, madame? Nous en serions bien heureux...

—La ferme s'appelle la Pierre-de-Marbre. C'est sur une hauteur, de l'autre côté des bois. Vous retiendrez bien le nom?

—La Pierre-de-Marbre, c'est facile à retenir, mais c'est peut-être moins facile d'y arriver.

L'aubergiste leur indiqua une avenue boueuse qui descendait dans une combe humide et remontait de l'autre côté.

—Suivez ce chemin-là tout droit, sans vous préoccuper des routes que vous rencontrerez à droite ou à gauche. La ferme est au bout.

—Merci, madame.

—Il n'y a pas de quoi, mes enfants.

Ils saluèrent poliment. L'aubergiste rentra.

Alors, Charlot s'aperçut tout à coup qu'il était seul avec Bertine et Papillon.

Criquet n'était plus avec eux.

Il était donc resté à l'auberge? Il appela :

—Criquet! Criquet!

D'une fenêtre du premier étage, l'aubergiste sortit la tête.

—C'est votre ami qui boîte que vous demandez?

—Oui, madame.

—Il est déjà loin. Regardez.

Et elle indiqua un point de la route par laquelle ils étaient venus. Une silhouette maigre et sautillante y était encore visible.

Elle se hâtait, courait, allait disparaître.

—Merci, madame, dit Charlot, le cœur gonflé.

Il prit la main de Bertine :

—Viens, ma Bertine, viens!

Ils s'en allèrent, par les grands bois, vers la Pierre-de-Marbre.

Longtemps Charlot resta silencieux.

Il sentait que s'il avait voulu parler, il ne se serait pas retenu. Il eût éclaté en sanglots.

Pourtant à la fin, ce fut au-dessus de ses forces.

—Oh! ma Bertine, dit-il, il est perdu, vois-tu, bien perdu!

Comme il pleurait très fort, Bertine lui essuya ses larmes et l'embrassa sur les yeux.

—Tu as fait tout ce qu'il fallait pour le sauver!

—Perdu! perdu! Mon pauvre Criquet!

—Qui sait, Charlot? dit Bertine. Il n'est pas vicieux, il est faible. Ayons confiance!

Mais Charlot ne répliqua rien et fit, morne et découragé, le reste de la route.

L'aubergiste ne les avait pas trompés.

Le soir, ils entraient, harassés, dans la cour de la Pierre-de-Marbre.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE

TROISIÈME PARTIE

Au Bord du Crime

I

A Paris, avenue Victoria, No. 3.

Là se trouvent les bureaux de l'administration générale de l'Assistance publique, dans ses multiples services.

Entrons au bureau des nouvelles.

C'est là que sont centralisés les fiches des enfants que les mères coupables ou seulement malheureuses ont abandonnés à l'hospice de la rue Denfert-Rochereau.

C'est de là qu'on les suit, les pauvres créatures, à travers la vie; jusqu'à ce qu'ils aient atteint leur majorité et qu'ils aient recouvré alors leur liberté complète, — plus longtemps même parfois, lorsque l'administration, ayant affaire à d'honnêtes et droites natures, a placé elle-même ses pupilles et continue de les aider, de veiller sur eux.

Rue Denfert, nous avons montré la pancarte dont les grosses lettres frappent les yeux de toutes les mères lorsqu'elles entrent.

Les nouvelles des enfants déposés à l'hospice sont données aux parents quatre fois par an, aux époques ci-après :

Du 16 au 28 février.

Du 16 au 30 mai.

Du 16 au 30 août.

Du 16 au 30 novembre.

Et de trois mois en trois mois, dans le bureau des nouvelles, c'est un navrant défilé de femmes de tous les mondes; toutes viennent là, dérochant leurs larmes, de tous les coins de Paris, de tous les points de la France.

Quelques-unes sont régulières dans ces visites attristées; d'autres laissent écouler des années sans se préoccuper de l'enfant, puis tout à coup s'en souviennent et accourent.

L'employé fait une croix sur les fiches toutes les fois que la mère vient s'informer de l'enfant.

Il sait ainsi quelle chance a l'abandonné de retrouver un jour sa famille, car plus souvent vient la mère, plus elle trahit ainsi de repentir jusqu'au jour où, n'y tenant plus ou quelque cause mystérieuse d'abandon ayant disparu, elle réclame l'exilé dont elle ne craint plus de proclamer l'existence aux yeux de tous.

Et l'employé, indifférent par l'habitude à tous les désespoirs comme à tous les remords qui s'agitent autour de lui, en ces journées-là, n'a que deux mots de réponse, deux mots secs et administratifs à dire à ces mères.

—Il vit!

Ou bien :

—Il est mort!

Rien de plus. Et la mère s'en va, avec pour la première, l'espérance peut-être au fond du cœur de le revoir un jour lointain; pour la seconde, avec le remords, plus aigu, plus intolérable de cet abandon terminé dans la fosse commune.

Ce matin-là, le 16 mai, le bureau venait de s'ouvrir.

Devant la porte, dix femmes attendaient, anxieuses. Elles entrèrent et prirent place dans la grande salle, sur les bancs adossés au mur. Elles appartenaient, à l'exception d'une seule, à la classe pauvre.

Elle se regardaient du coin de l'œil, car plusieurs, parmi elles, s'étaient déjà vues, aux mêmes époques, antérieurement.

Deux d'entre elles eurent un signe vague, timide, puis baissèrent la tête. Elles se reconnaissaient.

Elles étaient arrivées les dernières et, comme chacune passait à tour de rôle, elles devaient attendre assez longtemps.

Devant les employés défilaient les malheureuses.

—Monsieur, je voudrais savoir des nouvelles d'un enfant...

—Déposé quel jour? Sous quel nom?... De quel sexe?...

La mère, si elle se présentait pour la première fois, donnait tous ces renseignements.

Si elle avait l'habitude de venir, elle se contentait de donner à l'employé un numéro, reçu précédemment, concordant avec une fiche et elle recevait le renseignement tout de suite.

Une jeune femme, qui avait vingt ans à peine et qui pleurait, demanda :

—Monsieur, je voudrais savoir...

—Vous êtes déjà venue?

—Oui, monsieur.

Et elle présenta son numéro de rappel.

L'employé feuilleta, jeta un coup d'œil :

—Il vit!

Puis il fit une croix sur la fiche.

—Où est-il, monsieur? disait la jeune femme en pleurant. Ne pouvez-vous pas me dire à qui vous l'avez confié? Oh! ne craignez rien. Je ne le volerai pas. Seulement, je serais si heureuse... Je le suivrais mieux par la pensée... Et puis, si ce n'était pas loin, je pourrais peut-être aller dans le pays et l'apercevoir en me cachant.

L'employé haussa les épaules.

Il en entendait, de ces supplications.

—Ce que vous me demandez là est impossible... On vous a prévenue. Vous ne saurez jamais où est votre enfant! Vous ne le reverrez jamais!...

Et comme la jeune femme sanglotait, l'employé dit plus doucement :

—Vous pouvez le réclamer à l'Assistance. Elle vous le rendra lorsque vous lui aurez remboursé ses frais et lorsqu'après enquête

elle se sera convaincue que vous pouvez le nourrir et l'élever honnêtement... Le réclamez-vous ?

—Je ne le puis pas, monsieur ! Je ne le puis pas encore !

Et elle sortit en s'essuyant les yeux.

Une autre se présenta.

C'était une ouvrière d'une trentaine d'années. Elle avait mis au monde deux jumelles et depuis trois ans, elle venait, régulière, tous les trois mois.

La dernière fois, en février, elle avait interrogé l'employé :

—Mes deux filles ?

Et l'homme avait répondu :

—Il y en a une des deux qui est morte !

Ce matin-là, elle s'approche. Il y a dans son regard de la fierté, du bonheur. Elle sourit et dit très haut :

—Monsieur l'employé, c'est la dernière fois que je viens vous demander des nouvelles de ma fille parce que, bientôt, je serai en mesure de pouvoir la reprendre avec moi et de l'élever...

—Très bien, dit l'employé. Vous avez un numéro ?

—Voici.

L'homme consulte ses fiches. Il a trouvé le numéro correspondant, cela est certain. Alors pourquoi garde-t-il le silence ? Il a froncé le sourcil.

—Eh bien, monsieur, dit la grosse femme, vous ne trouvez pas ?

—Si j'ai trouvé, ma pauvre femme... j'ai trouvé...

—Alors ?

—Votre fille est décédée.

L'ouvrière se met à rire, pleine de confiance.

—Vous faites erreur, sauf votre respect, monsieur l'employé. J'avais deux petites à l'Assistance, deux jumelles ; il y trois mois l'une des deux est morte, c'est vrai, vous me l'avez dit. Et c'est celle-là, sans doute, dont vous tenez la fiche, mais l'autre ? l'autre ?

L'homme murmure, vraiment affligé :

—L'autre est morte aussi !

—Toutes les deux ! Toutes les deux !

Elle éclate en sanglots et se retire, la figure cachée dans ses mains.

Il ne resta bientôt plus, dans le bureau, que ces deux femmes arrivées les dernières et qui avaient paru se reconnaître.

Elles étaient du même âge, à peu près, et leur visage avait des points de ressemblance. Cependant elles étaient complètement étrangères l'une à l'autre. L'une, en dépit de ses quarante-cinq à cinquante ans, était restée mince et frêle. L'autre était plus forte, plus robuste, d'un sang plus riche. Il semblait que celle-ci habitait la campagne, à voir son teint bronzé, et que l'autre habitait Paris, à en juger par son teint pâle. Toutes deux avaient les cheveux blancs. Malgré le caractère différent de leurs physionomies, la même tristesse avait creusé chez elles, dans le front, le même pli soucieux, avait mis dans leurs yeux la même mélancolie ; le même regard découragé, comme lassé de souffrir, avait abaissé le coin des lèvres, jeté sur toute leur personne je ne sais quel air de résignation désolée.

Celle qui paraissait habiter la campagne se leva, s'approcha de l'employé.

Elle présenta son numéro.

L'autre, du reste, lui avait fait un léger signe de tête.

C'était une habituée, sans doute.

L'employé dit :

—Nous continuons de n'avoir pas de nouvelles...

La femme soupira. Elle ne répliqua rien. Elle s'attendait sans doute à cette réponse. Elle se rassit.

L'autre s'approche à son tour.

Elle reçoit cette réponse.

—Votre fille existe...

Un éclair illumine les yeux de la pauvre femme.

Elle balbutie :

—Merci, monsieur, oh ! merci ! Bientôt, oui, j'en ai la certitude, je pourrai vous la redemander... Je travaille pour cela !...

—Et nous vous la donnerons sans aucun doute, madame, car nous avons les meilleurs renseignements sur vous !

Cette femme n'est autre que Liette, la pauvre Liette Larnaudet.

L'autre qui pleure, allaisée sur le banc, nous est inconnue. Elle se nomme Marie-Thérèse et elle est fermière à la Pierre-de-Marbre, au milieu des rudes forêts dans les Ardennes.

Liette passe devant elle et s'arrête.

—Vous avez beaucoup de chagrin, madame...

—Hélas, ne pas même savoir ce que mon enfant est devenu !

—Il a disparu depuis longtemps ?

—Depuis dix ans l'administration l'a perdu de vue...

—Dix ans ! Dix ans ! Se peut-il !

—Oui. Il s'est enfui, un jour. On l'a repris. Il s'est enfui encore. Depuis je ne sais plus.

Marie-Thérèse se lève. Elle se dirige vers la porte, l'ouvre et descend l'escalier. Au bas, quand elle se trouve sur l'avenue, elle a une faiblesse. Liette, qui ne l'a pas quittée, la soutient. Elle la fait

asseoir, à l'ombre d'un marronnier qui pousse ses feuilles nouvelles, sur un banc public.

—Madame, dit-elle, compatissante, dites-moi où est votre demeure et je vous reconduirai...

—Je n'habite pas Paris... Pardonnez-moi, voyez-vous. Toutes les fois que je viens dans cette maison, recevoir, hélas ! la même réponse, cela renouvelle ma peine d'autrefois, une terrible peine. Et j'ai de ces faiblesses.

—Je vais appeler une voiture... Vous rentrerez à l'hôtel.

—Je ne suis pas descendue à l'hôtel. Je suis arrivée ce matin des Ardennes. Je repars ce soir. Je me cache de tout le monde et je voudrais que tout le monde ignorât mon voyage.

—Si j'osais, madame, dit Liette, timide.

Elle hésita, puis s'enhardissant :

—Je demeure de l'autre côté de la Seine, rue Saint-Séverin. Ce n'est pas très loin d'ici. Voulez-vous m'y accompagner ? Vous vous y reposerez.

Marie-Thérèse regarda longuement Liette.

Sans doute, l'inconnue fut séduite par cette douce figure.

—Je veux bien, dit-elle, car je suis brisée.

II

Depuis deux ans, Liette avait recouvré la raison.

Trois ou quatre années avant de sortir, définitivement et pour n'y plus revenir, de la maison de santé où elle avait été enfermée, dans l'Eure, déjà sa santé était bien meilleure.

Elle était devenue plus calme ; ses constantes obsessions, fruits de tant de malheurs immérités, étaient devenues plus rares, la raison reprenait lentement possession de ce cerveau et le médecin de l'hospice, qui voyait chez elle une guérison possible, bien qu'éloignée encore, l'entourait de soins particuliers.

Sa douceur ne s'était jamais démentie.

Elle avait été, de toutes les démentes enfermées avec elle, la plus facile à vivre. Les surveillantes la considéraient comme une amie.

Lorsqu'elle fut complètement guérie, elle ne quitta point pour cela la maison. Elle y obtint la surveillance générale de la lingerie. Dans cet emploi tranquille, elle essaya de ressaisir un peu de sa vie passée qui lui échappait. La mémoire des choses qui avait précédé la perte de sa raison lui revenait lentement. Cependant, tant d'années s'étaient écoulées qu'un fort brouillard flottait en son esprit.

Ce brouillard ne se dispersa que peu à peu, pour ainsi dire jour par jour, mois par mois, progrès par progrès.

Lorsqu'elle se sentit guérie et que la réflexion lui fut revenue, elle interrogea le médecin, un jeune aliéniste, nommé Philippe Harmand, déjà célèbre par ses travaux scientifiques et qui devait disparaître de la scène parisienne quelques années après, frappé par des malheurs domestiques.

Elle lui fit part des souvenirs qui renaissaient en elle et qu'elle ne pouvait arriver à préciser.

—C'est bien, dit-il, nous allons causer. Mais vous allez me promettre d'être calme. Il faut éviter les surexcitations. Autrement, je me fâcherai, et cela retardera votre sortie de l'hospice.

—Oh ! monsieur Harmand, je sais en quelle pitié vous m'avez prise. Parlez.

—Je vais d'abord vous poser quelques questions. Lorsque vous ne pourrez répondre, ne cherchez pas, ne fatiguez pas votre cerveau par un effort de mémoire. Cela viendra demain qui ne sera pas venu aujourd'hui.

—Interrogez, monsieur Harmand.

Et elle passa lentement sa main fine et blanche sur son front, ce front derrière lequel, pendant si longtemps, tout avait été chaos.

—De quoi vous souvenez-vous ?

—Je me souviens que j'ai été élevée à Lyon, que mon enfance a été heureuse, très heureuse même. Mais chose singulière, tous les souvenirs que j'ai de cette époque-là m'apparaissent comme s'ils retraçaient des faits de la vie d'une autre. On dirait que ce n'est pas de moi qu'il s'agit, mais d'une personne que j'ai connue et dont l'existence était intimement liée à la mienne.

—Cela vient de ce qu'il y a une grande interruption dans votre vie. Cela recule vos souvenirs et les laisse indécis. Mais ils se préciseront bien vite. Ainsi, déjà, vous devez vous rappeler certains faits de votre jeunesse qui ont laissé dans votre cœur des traces plus profondes.

—La mort de ma mère, la mort de mon père...

—C'est cela. Et d'autres encore ?

—Ma tante, Céleste Leclot... qui m'adopta et me regarda comme sa fille...

Elle se tut, mais il y eut comme un sourire dans son regard.

—A votre tante se rattache quelque souvenir gai, n'est-ce pas ? demanda le docteur.

—Oui, ma tante fumait comme un homme. Elle buvait même de la fine-champagne d'une marque particulière qui était toujours la même.

Mais l'éclair de son regard s'éteignit.

Liette redevint grave.

Le médecin l'observait, très attentif. Il avait même pris les mains de la convalescente et les gardait dans les siennes.

—Et maintenant, dit-il, ce sont d'autres souvenirs moins gais.

—Oui... oh ! oui, et ils me reviennent en foule.

—Laissez parler votre cœur. Je suis votre ami...

—Vous êtes bon, monsieur Harmand.

Elle resta un moment silencieuse, puis murmura :

—Oui, tout cela est triste. Ma pauvre tante me l'avait prédit... Si je l'avais écoutée, pourtant ! Elle ne voulait pas de ce mariage. Je me suis mariée... Je croyais que mon mari m'aimait... Hélas ! il n'aimait que la fortune que ma tante me destinait... Oui, oui, je me souviens... La mort de ma tante... l'apoplexie... le matin même du jour où elle devait faire en notre faveur son testament... Les paroles cruelles de mon mari... la ruine... Richard renvoyé de chez son patron... son ambition... notre départ pour Paris... Oh ! Paris ! Paris ! la ville où j'ai tant souffert... Pourquoi ne suis-je pas morte !

Elle se mit à pleurer.

—Tout cela est passé, n'y songez plus ! dit le médecin.

—Paris ! Tout alla bien d'abord, mais cela ne dura pas longtemps. Richard me délaissa, puis m'abandonna tout à fait... Ce fut la solitude... Ce fut la misère bientôt... Ce fut la maladie ensuite... la maladie... la maladie...

Elle cherchait, sur la trace de quelque angoisse nouvelle.

—J'ai eu une fille... une fille !... Oui, oui... Mon Dieu, mon Dieu !... Oh ! l'horrible maison où je suis allée me réfugier, où je travaillais tant, de si longues heures, pour ne pas même gagner de quoi acheter du lait à ma fille... Ma fille ! Comment s'appelait-elle donc ? et qu'est-elle devenue ?...

Elle s'arrêta, mais reprit aussitôt :

—Il faut tout de même être bien forte, monsieur Harmand, pour résister à tant de misères !... J'ai voulu mourir. On m'a sauvée. On a eu tort !... Alors, une fois, je suis sortie avec mon enfant, pour ne plus revenir dans cette maison maudite...

Elle parlait maintenant plus lentement, au fur et à mesure que les idées devenaient plus vagues en sa tête et que dans son récit, elle se rapprochait du moment où la folie avait frappé son pauvre cerveau.

—Oui, oui, je suis sortie !... j'avais ma fille... ma fille... ma petite... je ne sais plus comment on l'appelle... Je l'avais dans mes bras... Je suis allé très loin, dans une maison très sombre, où l'on a mis mon cœur à la torture... C'était à cause de l'enfant, mais je ne sais plus pourquoi... Je n'avais pourtant jamais fait de mal à personne. Alors, pourquoi s'est-il trouvé des gens pour me torturer ainsi ?... Qu'allais-je donc faire dans cette maison ?... avec mon enfant ?... Je ne sais plus... je ne sais plus monsieur Harmand... J'avais trop souffert, sans doute, et c'est à partir de ce jour-là que mes idées se sont brouillées.

—Ne cherchez pas !

—Mais je veux savoir, je veux savoir.

—Rappelez-vous ce que vous m'avez promis...

—Mais, monsieur Harmand, ma fille, ma fille !

—C'est moi qui vais guider vos souvenirs...

—Oh ! je vous en prie... faites, faites vite.

Le docteur lui consulta le pouls, appuya la main sur le front.

Aucune fièvre, une surexcitation très légère. La faire attendre eût été dangereux. L'interroger l'était moins.

Il tira de sa poche une liasse de papiers.

Il y jeta un coup d'œil.

Elle contenait des notes sur Juliette Larnaudet.

—Je vais vous faire l'histoire de votre soirée de ce jour-là, dit-il... C'était au mois d'avril... Votre fille avait quatre mois puisqu'elle était née le 5 décembre de l'année précédente.

—Ma fille !

—Vous aviez tant de misères, vous étiez si malade, vous aviez surtout si grand-peur de tuer votre enfant, — tout cela résulte de la déposition que vous avez faite rue Denfert et dont j'ai le double entre les mains, — que vous aviez pris la résolution de vous séparer d'elle...

—M'en séparer !

—De l'abandonner.

—L'abandonner ! C'est impossible.

—C'est exact, ma pauvre femme.

—Alors, c'est que j'étais folle déjà ! dit-elle avec révolte.

—J'en suis sûr ! Vous l'avez remise à l'Assistance publique. Et vous avez répondu docilement à toutes les questions nombreuses qui vous ont été adressées...

—Oui, oui... la torture ! Je me souviens. Je vous le disais tout à l'heure : pourquoi m'a-t-on fait souffrir ainsi ?...

—Puis on vous a pris votre enfant...

—On me l'a prise, répétait-elle, comme pour forcer les idées repré-

sentées par ces mots à entrer plus profondément dans son esprit. Pourquoi me l'a-t-on prise ?

—Puisque vous vouliez l'abandonner ! Puisque vous ne pouviez plus la nourrir ! Puisque vous craigniez de la tuer !

—C'est vrai !

—Alors, au moment où votre fille a disparu, lorsque vous ne l'avez plus vue auprès de vous, vous vous êtes élancée à sa recherche dans les couloirs de l'hospice... en criant... en la redemandant... Et vous disiez : "Rendez-la-moi, rendez-la-moi" Vous emplissiez la maison de vos sanglots : "Mon enfant ! mon enfant !"

Les mains jointes, elle répétait en pleurant :

—Mon enfant ! Mon enfant !

Et tout à coup, le docteur voulant continuer, elle l'arrête :

—Attendez ! Attendez ! Je crois me souvenir !... Je vois une grande salle, très grande !... De chaque côté, près des fenêtres, il y a des files longues, très longues, de berceaux blancs !... Des berceaux, si gentils, si jolis, où dorment de tout petits êtres dont on voit, sur des blanches couvertures, entre les draps blancs, les figures roses ! Oh ! comme cela est calme et joli, et triste avec cela !... Oui, je vois ! Ce sont des abandonnés qui dorment, en attendant qu'on les emporte. Et de jeunes femmes très douces les soignent. Oui, je vois, je me souviens !... Au milieu, il y a un grand poêle, et, près de ce poêle, une infirmière, très prudente, avec des soins de mère, démaillant une enfant... Et, cette enfant-là, c'était à moi, c'était ma chair, mon sang, ma fille... ma... ma... ma...

Elle cherche encore, et, avec un grand cri :

—Ma Bertine ! ma Bertine ! ma Bertine !

Et elle éclate en sanglots, sur la poitrine du médecin, tout remué par cette scène.

—Calmez-vous ! calmez-vous !

—Oui, oui, je vous le promets, je suis sage.

Et elle pleure toujours.

Mais le docteur n'a pas de crainte.

Qu'elle pleure, la pauvre femme ! Les fous ne pleurent jamais.

Enfin, elle est plus tranquille.

Elle sourit, et, avec une adorable inflexion de voix :

—N'est-ce pas, docteur, que je ne me suis pas trompée et qu'elle s'appelle bien Bertine ?

—Oui.

—Et vous allez me dire ce qu'elle est devenue ?...

—Je vous dirai, du moins, ce que je sais.

—Ah ! vite, vite ! docteur.

—Votre folie s'est déclarée à ce moment précis où vous étiez dans la crèche, car c'est la crèche de l'hospice de la rue Denfert qui a laissé dans votre cœur un souvenir si précis. On vous a soignée. Et, par les recommandations expresses du directeur, on a pris note exactement de toutes les circonstances de l'abandon de votre fille. On prévoyait avec juste raison que, plus tard, le récit de ces détails pouvait vous être utile.

—On a bien fait, oui, on a bien fait ! Ensuite ?

—Vous avez tout d'abord été conduite à l'infirmerie du dépôt. On vous a entourée de soins empressés. Il pouvait se faire, en effet, que votre folie ne fût que passagère. Malheureusement, au bout d'un certain temps, il a fallu se soumettre à l'évidence : vous étiez folle ! On fit une enquête. Il fut reconnu que vous n'aviez ni parents ni amis. Et l'on vous envoya dans un hospice à Vaucluse.

—Et ma fille ?

—Vous savez que l'Assistance publique ne donne aucune nouvelle des créatures qu'on lui confie. C'est une règle, une nécessité.

—Mon Dieu !

—Ne vous alarmez pas, l'Assistance publique, du moins, nous apprend toujours si ses pupilles sont morts ou s'ils sont vivants.

—Et Bertine est vivante, n'est-ce pas ?

—Prévoyant vos questions, j'ai télégraphié au bureau des nouvelles. Bertine est vivante !

—Merci ! oh ! merci. Vivante !... Comme elle doit être grande ! Comme elle doit être belle !... Qui l'a élevée ? Qui a pris soin d'elle ? Qui a formé son esprit et son cœur ?... Comment vais-je la retrouver ?... Car on me la rendra, monsieur le docteur, on me la rendra !

—On me demandera sans doute mon attestation...

—Et vous ne refuserez pas de dire que je ne suis plus folle ?

—Ne craignez rien. Vous avez quelques économies, n'a-t-on dit ?

—Tout ce que j'ai gagné depuis que je suis à la lingerie : deux mille francs environ.

—C'est peu.

—Ce serait beaucoup, monsieur le docteur, si j'avais une place me permettant de gagner ma vie ; car ces deux mille francs me serviraient à acheter des meubles... Et, alors, j'irais réclamer ma petite Bertine... Et nous serions bien heureuses...

—Achetez vos meubles. Quant à la place qui vous est nécessaire, je vous la trouverai... Grâce à ma fortune, j'ai déjà soulagé bien des malheureuses qui ne le méritaient pas autant que vous.

Lorsqu'elle quitta l'hospice, elle alla louer un petit, très petit logement rue Saint-Séverin : trois chambres au quatrième, étroites et

basses ; mais comme elles ouvraient sur la partie la plus large de la rue, celle qui avoisine le boulevard Saint-Michel, à deux pas de la place, le logement était très clair et très gai.

Elle paya un trimestre de loyer d'avance, et meubla modestement, des seuls meubles indispensables, sa chambre et la salle à manger.

—Quant à la chambre de Bertine, elle fit des folies. Rien ne serait trop beau pour l'abandonnée.

Bertine n'avait pas dû, non plus, être heureuse, et cela lui paraissait un palais que cette chambre avec son lit d'acajou, son armoire à dessus de marbre, sa glace et ses deux vases bleus sur la cheminée ; deux vases, parce que sûrement Bertine serait pareille à sa mère : elle devait aimer les fleurs. . .

Elle mit à la fenêtre des rideaux de cretonne à fleurs, également des rideaux de cretonne au lit.

Maintenant que tout était prêt, elle n'avait plus qu'à aller chercher Bertine. Son cœur bondissait à cette pensée. Tout compte fait, il lui restait huit cents francs, le loyer payé d'avance.

C'était plus que suffisant pour acheter quelques toilettes à la jeune fille qui, sans doute, arriverait bien pauvre.

Et avec le reste, confiante dans la bonté du docteur Harmand, elle attendrait patiemment qu'il lui procurât de l'ouvrage.

Alors un matin, elle se dirigea vers les bureaux de l'Assistance publique, avenue Victoria.

Elle était vêtue de noir. Un peu de rose apparaissait sur ses joues d'ordinaire si pâles. Ses yeux, ses doux yeux noirs, brillaient, limpides. L'espérance du bonheur prochain lui redonnait comme une seconde jeunesse, à la jolie Liette. Les cheveux tout blancs, prématurément blanchis pendant ces quinze années, ne la vieillissaient pas. Cela mettait une auréole autour de son beau front, une douceur plus accentuée.

Elle entra dans le bureau public.

Par hasard, elle était seule.

—Monsieur, dit-elle, c'est bien à vous qu'il faut que je m'adresse pour avoir des nouvelles d'une petite fille abandonnée il y a déjà bien longtemps ?

—C'est à moi, oui, madame. Vous êtes la mère ?

—Oui, monsieur.

—Renseignez-moi sur l'enfant.

Et il lui fit les questions que l'on connaît.

Elle répondit, donnant les dates et disant que si elle n'était pas venue, depuis le jour d'abandon, prendre des nouvelles de Bertine, c'est qu'elle avait été en traitement, à l'hospice de Vacluse.

Et elle produisit son certificat de sortie.

—Le docteur Harmand est connu de nous, dit l'employé.

Consultant ses fiches :

—Il s'est informé de votre fille. Il vous l'a donc caché ?

—Il me l'a dit

—Votre enfant se porte bien. C'est tout ce que nous pouvons vous faire connaître.

—Oui, monsieur, je sais. . . Vous ne pouvez en dire d'avantage. Mais ce n'est pas tout ce que je veux, . .

—Et quoi donc ?

—Je veux ma fille, je veux que l'on me rende ma Bertine.

L'employé hocha la tête.

—En principe, madame, dit-il, l'Assistance publique ne refuse jamais de rendre un enfant à sa mère. C'est même ce qui constitue la grande supériorité de l'abandon actuel sur l'abandon d'autrefois par le tour. Jadis, les dépôts étant enveloppés de tout le mystère possible, devaient être considérés comme des abandons absolus, sans aucune espérance de retour à la mère. Aujourd'hui, la même prudence préside aux dépôts de la rue Denfert ; mais du moins, une porte est ouverte à l'avenir, et la mère qui, poussée par la misère et qui se trouve à l'aise plus tard, ou poussée par le vice et qui plus tard se repent, est toujours assurée de retrouver l'abandonnée. . .

—Eh bien monsieur ?

—Dans certaines conditions, madame. Nous allons faire une enquête sur vous, sur votre moralité, sur vos moyens d'existence.

—Eh ! que craignez-vous donc, monsieur ?

—De vous, rien, madame, j'en suis sûr. Mais que de mères trouvent commode d'abandonner leurs filles pour la réclamer quinze ans plus tard, je ne parle pas de vous. Je dis ce qui est des autres, de beaucoup, beaucoup d'autres.

—Faites donc votre enquête, monsieur. J'attendrai. Quant à mes moyens d'existence, je n'en ai pas encore.

—De quoi vivez-vous ?

—De quelques économies. . .

—Et lorsque ces économies seront dépensées ?

—Le docteur Harmand a promis qu'il s'occuperait de moi.

—S'il vous l'a promis, il tiendra parole.

—Au moins ne pourrais-je revoir ma fille ?

—Pas avant que nous sachions si elle doit vous être rendue.

—La revoir, monsieur, sans se nommer.

—Impossible.

—La revoir, même de loin, en restant cachée, sans qu'elle m'aperçoive, ce serait un si grand bonheur pour moi !

—Non, non, n'insistez pas. Les règlements s'y opposent et ils sont formels.

Elle baisse la tête.

—C'est bien, dit-elle, on aura du moins pitié de mes angoisses et cette enquête ne sera pas trop longue ?

—Non, madame.

Elle écrivit au docteur Harmand le résultat de sa première entrevue.

Il lui répondit presque aussitôt qu'il venait de lui trouver une place de lectrice auprès d'une vieille dame de ses amies, la comtesse du Mesneuil, mais que, selon le désir de cette dame, elle n'entrerait en fonctions que lorsque sa fille lui aurait été rendue. Le docteur avait parlé également de Bertine à la comtesse du Mesneuil, laquelle promettait de s'occuper de la fille comme de la mère.

Liette était donc tranquille.

L'avenir ne lui apparaissait plus aussi sombre.

Un souvenir, pourtant, hantait son esprit, celui de Richard, celui de l'homme qu'elle avait tant aimé et par qui elle avait tant souffert.

Qu'était-il devenu ? Était-il en France ? Avait-il satisfait ses ambitions ? Et s'il avait conquis la fortune si désirée par lui autrefois, en était-il plus heureux ?

Avait-il perdu tout souvenir de la gentille Liette qui avait été sa femme ?

Ou bien était-il mort ? Et ses dernières heures n'avaient-elles pas été attristées par les remords ?

Qui le lui dirait !

En elle, que restait-il pour cet homme ?

Ah ! jadis, elle avait eu de la haine, lorsqu'elle s'était vue au milieu de tant de misères ! De la haine contre lui d'où émanaient tant de maux, d'où venaient tant de larmes.

Maintenant, elle n'avait plus pour Richard qu'une profonde pitié. Richard n'était pas mauvais. Elle en était sûre. Alors il devait se repentir. Et quels remords, s'il apprenait que quelques mois après son triste abandon, lui était née une fille ! Une fille qui ne connaissait pas son père, et qui, si jamais le nom de son père lui était révélé, serait obligée de le maudire ! Quel châtement !

Elle se promettait bien aussi de chercher Richard, de tout lui dire, de le ramener à elle s'il était malheureux, mais de s'écarter de lui, de le laisser à son luxe, s'il était riche.

Liette guettait le courrier tous les matins, espérant qu'elle trouverait bientôt une lettre de l'Assistance publique.

Mais rien, toujours rien.

Et chaque soir, en se couchant, soupirant bien fort, elle se disait :

—Ce sera pour demain.

Le lendemain, comme la veille, aucune lettre ne la convoquait.

Quinze jours se passèrent ainsi, puis trois semaines, puis un mois. Elle n'y tint plus.

Elle courut avenue Victoria, s'informa de bureau en bureau.

On lui fit la même réponse :

—Patientez ! On ne vous oublie pas ! On s'occupe de vous.

—Bientôt, n'est-ce pas, monsieur, ce sera bientôt !

—Oui, oui, ma bonne dame, bientôt !

Et elle repartit, rassurée.

Pourtant des semaines s'ajoutèrent encore aux semaines. Elle finit par écrire à Philippe Harmand.

Cinq jours après le docteur lui écrivait qu'il était passé à l'Assistance publique.

Et le lendemain même elle reçut une lettre de convocation.

Il y avait deux mois et dix-sept jours que l'enquête était commencée.

Ah ! comme elle courut avenue Victoria ! Et dans quel élan de son cœur ! Comme celui-ci battait fort ! Comme elle tremblait !

Sa fille, sa chère fille, allait lui être rendue !

Elle entre.

L'enquête lui avait été favorable.

Dans tout ce qu'on lui dit, elle retrouve, du reste, l'intervention généreuse et dévouée du docteur Harmand.

—Alors ma fille va revenir à moi ?

—Oui, madame.

—Bientôt.

—Aussitôt que vous aurez remboursé à l'administration les dépenses qu'elle a faites pour votre enfant. . .

—Des dépenses ! Des dépenses, dit-elle, saisie. . .

—Oui, mais seulement pendant les douze premières années. . .

—Et cela fait une grosse somme, monsieur ?

—Non.

—Ah !

Elle respire. Il lui reste quelques centaines de francs, heureusement.

Elle demande :

—Combien, monsieur ? Je pourrais peut-être payer tout de suite.

—Deux mille cinq cents francs, dit le chef de bureau.
 —Deux mille...
 Elle n'achève pas. On se moque d'elle, sans doute ?
 —Mais monsieur, je n'ai pas cette somme...
 —Vous vous la procurerez, madame... nous attendrons...
 —Mais, monsieur, il m'est impossible d'économiser une aussi grosse somme... Il me faudra des années... trois, quatre, cinq ans... et pendant ces cinq ans je ne reverrai pas ma fille.
 —Nous attendrons, je vous l'ai dit.
 —Mais moi, monsieur, je ne veux pas attendre.
 Le chef de bureau ne répondit rien.
 Liette pleurait. C'étaient de nouvelles difficultés qu'elle n'avait pas prévues.

—Ah ! monsieur, on ne devrait pas exiger cela des mères... Ce n'est pas ma faute, vous le savez, si j'ai abandonné ma fille, et aujourd'hui, alors que je serais si heureuse de la retrouver, je suis obligée de la racheter, à vous, monsieur, oui, la racheter, car je n'ai pas un autre mot pour exprimer ce que vous me demandez... C'est un rachat... c'est une vilaine chose ! Je travaillerai donc, monsieur ; j'économiserai et je viendrai lorsque j'aurai ces deux mille cinq cents francs.

—Vous pourriez les emprunter.
 —Je ne veux devoir à personne le bonheur de retrouver ma fille.
 Liette accepta donc aussitôt les fonctions de lectrice chez madame du Mesneuil. Elle se procura, en outre, de l'ouvrage de couture afin d'ajouter à ses appointements quelques gains de plus, et elle sacrifiait à ce labeur acharné toutes les heures que ne lui prenait pas son service.

Bien que la comtesse lui eût offert une chambre dans son hôtel de la rue Saint-Dominique, Liette, sans refuser, continuait d'habiter son petit logement de la rue Saint-Séverin, payé d'avance.

Et quand elle calculait le temps qu'il lui faudrait pour réaliser deux mille cinq cent francs ;

—Jamais je n'y arriverai, se disait-elle...
 Alors, elle pensait à s'adresser à sa bienfaitrice...
 Mais elle n'osa. Cette somme était énorme. Il fallait d'abord que la comtesse eût confiance en elle. Elle ne voulait pas être prise pour une aventurière.

Elle pensa aussi à Harmand, mais elle avait déjà reçu de lui tant de marques d'obligeance qu'elle craignait de le lasser. Elle aimait mieux réserver cette ressource pour plus tard, si Bertine en avait besoin.

Restait Richard... Comment le retrouver ? A qui s'adresser ? Elle avait parfois entendu parler de ces agences interlopes qui s'occupent un peu de tout, de bonnes et de mauvaises choses. Ces agences inondent Paris de leurs circulaires et elle en voyait parfois traîner sur le bureau de madame Mesneuil.

Elle prit un jour une adresse :

AGENCE PATOCHE

Perpoille, successeur, rue Saint-Honoré.

Elle s'y rendit.

La misère l'avait faite prudente. Elle ne voulut pas dire à ce Perpoille pour quoi elle recherchait Richard Larnaudet.

Elle ne lui donna même pas son nom et son adresse.

Perpoille lui fit déposer cent francs de provision pour les frais de recherches, et elle signa un engagement par lequel elle devait verser deux cents francs, une fois l'adresse trouvée.

Quand elle donna le nom de Richard Larnaudet, Perpoille fit un mouvement.

—Larnaudet ! dit-il, Larnaudet ? j'en connais un... Richard Larnaudet.

—Richard ? C'est lui, monsieur, c'est lui !... Sans aucun doute. Où demeure-t-il ?... Oh ! monsieur, dites-moi, je vous en prie ! Si vous saviez de quoi il s'agit !

—Mais je suis tout prêt à vous renseigner...

—Oh ! merci, monsieur !

—Vous savez à quel prix ? Les cent francs versés demeurent acquis. Il vous reste à me donner deux cents francs, selon votre engagement.

—Dans une heure, monsieur, je serai de retour.

Elle descendit le sombre escalier qui conduisait aux bureaux de l'agence. Elle se fit conduire en voiture, rue Saint-Séverin. Une demi-heure s'était à peine écoulée qu'elle frappait, pour la seconde fois à la porte de Perpoille.

—Voici, lui dit-elle.

Et elle tendit deux billets de cent francs.

Perpoille les reçut, les mit dans un tiroir.

—Richard Larnaudet, dit-il, est un banquier très connu à la Bourse pour sa veine constante en affaires. Le premier venu aurait pu vous renseigner sans que cela vous coûtât un sou. Il demeure boulevard Malesherbes, 62.

—Merci, monsieur !

Elle se sauva.

Mais elle se sentait trop émue, ce jour-là, pour courir boulevard Malesherbes et demander une entrevue à Richard.

Elle avait besoin de réfléchir un peu et de reprendre son sang-froid.

Elle retourna chez madame du Mesneuil et attendit le lendemain.

Le lendemain, profitant de deux heures de liberté, elle se rendit boulevard Malesherbes. C'était bien là, en effet, que demeurait le banquier Richard Larnaudet, mais les bureaux de la banque étaient rue Vivienne.

Elle entra dans un hôtel particulier d'un très grand luxe.

Elle se trouva tout de suite gênée et tremblante.

Comment allait-elle être reçue ?

Était-ce bien vraiment Richard ?... Richard, son mari ?

Le concierge, très poli, très stylé, quoique un peu inquiet des dehors humbles de cette pauvre visitouse, lui demanda son nom, pour le transmettre à son maître.

Elle répondit que, n'étant pas connue de M. Larnaudet, lui faire passer son nom serait chose inutile.

—C'est que monsieur est très occupé...

—J'attendrai, s'il le faut.

—Il en a peut-être pour longtemps.

—Je reviendrai à l'heure que vous m'indiquerez.

—Si vous sollicitez un secours, il serait préférable d'écrire à monsieur. Il a un secrétaire particulier qui s'occupe uniquement de ces sortes de demandes.

Elle dit, très bas :

—Monsieur Larnaudet est donc très riche ?

Le concierge eut un regard surpris, puis fit un geste large de la main qui semblait embrasser le monde entier.

Liette comprit que Richard devait avoir conquis une fortune colossale.

Elle soupira, mais elle n'avait pas la moindre envie.

Elle ne songeait qu'à Bertine.

—Je venais, en effet, solliciter un secours ; mais d'une nature particulière. Je ne voudrais pas écrire. Je voudrais expliquer. J'ai à donner à M. Larnaudet des renseignements confidentiels sur une personne de sa famille qu'il a perdue de vue depuis longtemps.

—Je ferai part à monsieur de votre insistance.

Il lui fit monter un large et superbe escalier, et la fit entrer dans une salle d'attente où se trouvaient déjà une dizaine de solliciteurs.

Elle attendit son tour, se faisant bien petite et bien humble, dans un coin.

Au bout d'un quart d'heure, une porte s'ouvrit, une tenture s'écarta et un visiteur, reconduit par le maître, apparut.

Le visiteur et le banquier échangèrent là quelques derniers mots. Et le banquier jetait sur les gens qui attendaient un regard circulaire, un peu ennuyé.

Celui-là, c'était donc Richard ?

Était-ce Richard ?

Comme il était changé !... Elle ne le reconnaissait pas... Il avait beaucoup grossi. Son visage, autrefois si distingué, s'était boursoufflé. Les cheveux avait disparu sur le crâne, restant seulement de chaque côté, vers les oreilles et par derrière. Une forte moustache noire lui cachait presque complètement la bouche. Et quel air de lassitude, de vie à outrance ! Le visage était très pâle, exsangue, les yeux étaient battus, comme sans regard.

Était-ce vraiment Richard ?

Il la vit, mais ne parut point frappé par sa présence. Si elle le trouvait changé, elle était bien changée aussi elle-même, plus méconnaissable que lui peut-être !

Il referma la porte après avoir laissé retomber la portière.

Un solliciteur fut introduit dans son cabinet.

Ils se succédèrent ainsi jusqu'au dernier.

Et le tour de Liette arriva enfin.

Le domestique s'approcha d'elle.

—Monsieur vous fait dire qu'il est très pressé, madame... Monsieur dîne en ville.

On entendit dans la cour le roulement d'une voiture.

—Je vous en prie, dites à Rich... à monsieur Larnaudet, fit-elle en se remettant, que j'insiste beaucoup.

Le domestique fit la grimace. Il sortit pourtant et rentra cinq minutes après.

—Si madame veut bien me suivre ?...

Elle obéit avec empressement.

Le domestique lui fit traverser le cabinet le travail, une grande pièce prenant jour par quatre fenêtres sur le boulevard Malesherbes et tout encombrée d'œuvres d'art, de bibelots d'un goût raffiné.

Elle traversa un autre cabinet, attenant à celui-là, et qui était cette fois plutôt un salon très retiré, encombré de tapis et de sièges très bas, de divans.

Et au fond une autre pièce plus petite, très claire.

—Entrez, madame, dit le domestique.

Elle entra, bien émue.

Larnaudet était assis dans son cabinet de toilette, une serviette sous le menton. Son valet de chambre achevait de le raser.

Dans la glace, en face de lui, il vit se dessiner la silhouette de la gentille Liette, mais il la vit sans la regarder et, par conséquent, sans la reconnaître.

—Monsieur... commença Liette.

—Qu'est-ce qu'il y a, ma brave femme, pour votre service ? Vous m'excuserez, n'est-ce pas, de vous recevoir de cette façon ? Mais je suis si pressé...

Et jetant un coup d'œil sur une minuscule pendule qui faisait tic-tac dans un coin :

—Je serai en retard, je le crains fort.

Alors, elle eut peur, et humblement :

—Si monsieur veut me fixer un rendez-vous... je reviendrai quand il sera libre...

—Non, pas la peine, puisque vous êtes là, autant que ce soit tout de suite !

Le valet de chambre avait fini. Il venait de sortir.

Liette et Larnaudet restèrent seuls.

Richard avait enlevé son veston de chambre et son gilet, tournant le dos à sa femme et ne s'occupant pas d'elle.

Il releva les manches de sa chemise, fit marcher le robinet d'un réservoir et emplît d'eau une cuvette.

Il y plongea la tête et se débarbouilla, à grand bruit, soufflant comme un phoque, étranplant, crachant et éternuant.

Puis, quand il eut fini, il s'essuya.

Et alors :

—Vous ne dites rien, ma brave femme ?

Elle s'enhardit.

—Monsieur, je suis une mère très malheureuse. J'ai été obligée autrefois de déposer mon enfant à l'hospice de la rue Denfert...

—Vous avez eu tort.

—Hélas ! monsieur, j'étais si misérable.

Il secoua la tête.

—Je ne connais pas de misère assez grande qui puisse forcer une mère à un pareil crime !

Elle eut un sourire navrant.

—J'avais voulu me tuer avec mon enfant, monsieur. On m'avait sauvée. Et comme j'avais peur de recommencer, j'ai abandonné ma fille. J'étais malade, sans ressources... j'étais folle !

Il haussa les épaules :

—L'olle ! Elles ont toutes ce mot-là pour s'excuser ! Encore un enfant de l'amour, n'est-ce pas ?

—Oh ! oui, monsieur, dit-elle doucement, un enfant de l'amour, mais légitime.

—Ah ! ah ! Et le mari ? Un ivrogne, je parie ? Un joueur ? Un débauché ? Tous les torts sont du côté du mari, je suppose ?

—En effet, monsieur, fit-elle simplement.

Il riait.

—Je l'aurais parié, dit-il.

—Mon mari m'avait abandonnée quelques mois après notre mariage, — et notre mariage, en ce qui me concerne du moins, avait pourtant été fait par l'amour...

Il lui échappa un léger mouvement de contrariété. Quelque souvenir lointain, sans doute, revenait à cet égoïste. Il fronça le sourcil.

Maintenant il se lavait les mains et inondait d'eau savonneuse ses bras poilus, nus jusqu'aux épaules.

Liette continuait :

—Et il faut bien me croire, monsieur, lorsque je dis que j'étais folle en abandonnant mon enfant, car, à partir de ce jour-là j'ai été enformée et soignée dans un asile d'aliénés.

—Où cela ?

—A Vaucluse.

—Et il y a longtemps ?

—J'ai été folle pendant treize ans. Après une longue convalescence, j'ai reconquis ma liberté !... il y a deux ans seulement.

—Et votre fille ? demanda-t-il, toujours lui tournant le dos, mais pourtant peu à peu intéressé, malgré lui, par cette navrante histoire.

Il s'essuyait les bras.

—Je ne l'ai pas revue et c'est pour cela que je suis venue implorer votre générosité.

—Que puis-je faire pour vous ?

—L'Assistance publique me réclame deux mille cinq cents francs. Contre cette somme, elle me rendra mon enfant.

—Elle ne fait rien pour rien, l'Assistance !

—Alors, j'ai pensé, monsieur, que vous voudriez peut-être...

—J'ai un secrétaire particulier, chargé de revoir ces demandes de secours.

—C'est à vous que je tiens à dire mon histoire.

—Pourquoi ?

—Parce que je suis certaine que vous ne me refuserez pas...

—Ah ! Et qu'est-ce qui vous donne cette certitude ?

Elle hésita.

—Mon histoire est si triste... les hommes dont la conscience est calme seraient émus en l'écoutant, et les autres...

Il tressaillit.

—Les autres, continua-t-elle, sentiraient peut-être un remords.

Il se tourna et, pour la première fois, regarda la pauvre femme.

Et il eut alors un très long silence.

Tout d'abord il était devenu encore plus pâle, puis un peu de rouge venait d'apparaître aux pommettes des joues.

—Mon Dieu... murmura-t-il.

Il passa la main sur son front.

Puis, après le premier moment de surprise, ses sourcils se froncèrent. Une violente contrariété se peignit sur ses traits.

Elle suivait, très émue, les sensations qui passaient sur cette physionomie.

Il demanda d'une voix mal assurée :

—Comment vous appelle-t-on ?

—Dois-je vous le dire et ne l'avez-vous pas deviné ?

Alors il la considéra toujours, longuement.

Puis, un peu tremblant, encore, mais déjà pourtant maître de lui-même et ayant recouvré son sang-froid :

—Est-ce bien vous, Juliette ?

—C'est moi !

—Qu'êtes-vous donc devenue ?

—Mon histoire, je vous l'ai racontée tout à l'heure.

—Pauvre femme ! dit-il à demi-voix.

Elle l'entendit.

—Vous me plaignez ?

—Comment ne vous plaindrais-je pas ? C'est ma faute, si vous avez été malheureuse... Oui je vous plains... Je n'avais pas de reproches à vous faire... Vous m'aimiez... Je crois que je vous aimais aussi. Pourquoi suis-je parti ?... Je n'en sais rien, un coup de tête. L'envie de faire fortune. Pourquoi vous ai-je abandonnée ? Parce que cela m'ennuyait de trainer après moi une femme...

—Pourtant vous êtes parti avec une femme.

Il eut un sourire méprisant :

—Ce genre de femmes n'est jamais un embarras...

Il s'était assis près de Liette, et se remit à l'examiner.

—Comme vous êtes changée, dit-il... Et pourtant vous êtes toujours jolie... Vos cheveux blancs ne vous vieillissent pas.

Ce compliment la gêna.

—Monsieur, n'oubliez pas l'objet de ma visite.

—Ainsi, vous avez une fille ?...

—Oui.

—Une fille ! dit-il rêveusement... Si j'avais su !...

Cela semblait éveiller chez lui un regret, mais, chose bizarre, il ne manifestait aucun désir de voir cette enfant.

—Vous êtes sans ressources ?

—Non pas complètement. Je suis placée chez madame la comtesse du Mesneuil.

Il sursauta.

—Domestique ?

—Non, pas tout à fait, dit-elle avec un sourire d'ange.

—Mais moi, je suis très riche... Je vais assurer votre avenir... l'avenir de votre fille... de ma fille... dit-il en se reprenant.

—Oh ! je ne veux rien. Je vous demande seulement de quoi la racheter à l'Assistance publique...

—C'est entendu, je vous donnerai tout à l'heure les deux mille cinq cents francs dont vous m'avez parlé, mais je trouve que ce n'est pas suffisant. Je désire assurer votre existence, votre indépendance même... Et puisque je suis riche, ce sera facile... Je vais vous remettre un mot avec lequel vous vous présenterez demain dans la matinée à la caisse de la banque, rue Vivienne... Et contre présentation de ce mot, il vous sera versé...

Il s'arrêta. Il paraissait non pas hésiter, mais chercher qu'elle serait la somme qu'il donnerait à Juliette.

—J'ai eu des sorts, dit-il, de très grands torts...

Et il allait continuer quand elle l'interrompit d'un geste.

—Je répète, Richard, que je ne veux rien de vous !...

—Voyons, dit-il, je puis vous donner trois cent mille francs, cela vous fera aisément douze mille francs de rente. Mille francs par mois vous permettront de rectifier l'éducation de votre... de notre fille... En outre, lorsque vous la marierez, je lui donnerai cent mille francs de dot...

—Merci, Richard... Je ne veux rien de vous... à part cet argent que je réclame... et que je ne vous eusse pas demandé si je n'avais été menacé d'attendre plusieurs années encore avant d'avoir pu l'économiser...

—Vous êtes frère...

—Non. J'aime ma fille et je veux qu'elle tienne tout de moi. Rien de vous.

(A suivre.)

The first system of the musical score consists of seven systems of staves. Each system contains two staves, likely representing a piano and a vocal line. The notation includes various musical symbols such as notes, rests, and dynamic markings like 'pp' (pianissimo) and 'p' (piano). There are also some performance instructions and phrasing slurs. The music is written in a standard staff format with a treble clef on the upper staff and a bass clef on the lower staff of each system.

ALICE-MARIE

(Suite)

The second system of the musical score continues the piece and also consists of seven systems of staves. It follows the same two-staff format as the first system. The notation includes notes, rests, and dynamic markings such as 'pp' and 'p'. There are also some performance instructions and phrasing slurs. The music is written in a standard staff format with a treble clef on the upper staff and a bass clef on the lower staff of each system.

The first system of the handwritten musical score consists of seven staves. The notation is dense and includes various musical symbols such as notes, rests, and dynamic markings. Annotations like 'p' and 'f' are visible. The staves are connected by vertical lines, and there are several curved lines and brackets indicating phrasing or groupings. The handwriting is clear and professional.

The second system of the handwritten musical score continues the notation from the first system. It also consists of seven staves. The notation is consistent with the first system, featuring notes, rests, and dynamic markings. There are several instances of 'p' and 'f' markings. The staves are connected by vertical lines, and there are several curved lines and brackets indicating phrasing or groupings. The handwriting is clear and professional.

LE PORTE-BONHEUR

I

Foi de Charles Duvert — car c'est ainsi qu'on me nomme, moi, vieux célibataire, chef de bureau retraité — le désespoir de cet enfant me causait une peine profonde, et vraiment je crois qu'en vue de mettre fin à sa peine, j'aurais fait autant de sacrifices que pour les plus chers des membres de ma famille — s'il me restait encore une famille.

Je le connus, il y a tantôt onze ans, de façon assez singulière.

Un dimanche d'été, j'étais allé rôder seul à l'aventure dans un des bois des environs de Paris, prenant surtout à travers massifs et taillis, pour échapper autant que possible aux bruyantes volées de citadins en rupture de réclusions citadines.

En débouchant dans une clairière, je vis, assis au pied d'un arbre, un garçonnet d'une douzaine d'années, tenant à la main un petit volume cartonné, qu'il semblait lire attentivement. Sur l'herbe, à côté de lui, était posé un joli bouquet de fleurs des champs.

En entendant le bruit de mes pas, l'enfant tourna les yeux vers moi ; et à peine m'eut-il regardé que, avec une évidente intention de déférence, il se leva, porta la main à son chapeau de paille, et, à mon grand étonnement me dit du ton le plus respectueux :

« Bonjour, M. Duvert.

—Tiens ! fis-je, tu me connais, mon garçon. Quel est ton nom ?

—Louis Mentel, répondit-il. Ah ! ça ne vous dit rien. C'est que vous ne faites pas attention aux gamins de votre quartier, mais eux vous connaissent bien !

—Ah ! tu es de mon quartier !

—Oui, ma mère tenait une petite boutique de mercerie à quelques pas de votre maison. Madame Victoire, votre bonne, venait chez elle quand elle avait besoin de fil ou d'aiguilles.

—Mais maintenant ?...

—Ma mère est morte il y a un an.

—Ton père ?...

—Il est mort depuis six ans.

—Pauvre petit !... Alors, que fais-tu ?... Où habites-tu ?

—Dans la rue Saint-Martin, chez M. Berton, marchand de mercerie en gros. Ma mère m'avait mené à lui lorsque j'eus mon certificat d'études primaires. Je revenais coucher chez elle.

Quand elle a été morte, M. Berton n'a pas voulu que j'aie loger n'importe où.

Il m'a acheté un lit pliant, que je dresse chaque soir dans le magasin...

—Cela prouve qu'il est content de toi, qu'il s'intéresse à toi.

—Je fais ce que je peux pour le contenter. Le dimanche, après-midi, il me permet d'aller en promenade.

—Et tu en profites pour aller courir au grand air. C'est fort bien. Tu lisais tout à l'heure.

—Oui, M. Berton me dit toujours qu'encre qu'on ne soit que dans le commerce, on n'est jamais trop instruit. J'ai gardé mes livres de classe. Quand j'ai le temps, je les reprends. C'est ma géographie que je relisais.

—Fort bien ! et comme souvenir de ta promenade tu cueilles des fleurs.

—Oh ! fit-il, ça, c'est pour Jeanne.

—Jeanne ?

—Oui, la fille de Madame Mignot, notre ancienne voisine, la fruitière ; elle a neuf ans. Elle est si bonne, si douce ! Elle est si contente quand je lui donne quelque chose ; et moi je suis si heureux quand je la vois contente.

Ces paroles avaient été dites avec une étrange animation.

Le soir venait. Supposant que l'enfant devait opérer pédestrement son retour à la ville, je lui offris de l'emmener avec moi par le chemin de fer, que nous irions prendre à quelque distance de là.

Après un mouvement de discrète hésitation : « Eh bien ! oui, fit-il, puisque vous avez cette bonté. Ça fera que j'aurai une heure de plus à passer avec Jeanne avant de rentrer. »

Chemin faisant, nous causâmes longuement ; de notre causerie il résulta pour moi que cet enfant intelligent, laborieux, sensible, aimable,

n'était rien moins qu'un futur honnête homme. Je l'engageai à venir me dire bonjour quelquefois le dimanche, lors de sa visite à cette petite Jeanne, qui, on le comprenait, était l'objet de sa plus vive affection. Il promit et vint en effet ; et plus je le vis, plus je conçus pour lui de cordiale sympathie.

Tout naturellement, j'eus la curiosité de connaître aussi la petite Jeanne, qui était, ma foi, la plus gentille fillette qu'il fut possible d'imaginer. Si bien que peu à peu je me sentis pris d'un réel intérêt pour le candide roman de ces deux enfants qui, d'ailleurs, faisait revivre en moi par une riante analogie un des plus doux souvenirs de l'époque où j'avais leur âge.

II

Au temps de mon enfance, mes parents habitaient une petite ville du centre. Une bonne qu'avait alors ma mère, était la fille d'un garde forestier. Une année, aux vacances scolaires, cette bonne, qui devait passer quelques jours chez son père, m'avait emmené avec elle. La seconde fille du garde, en service dans une autre ville de la région, était venue de son côté avec la petite fille de ses maîtres.

Il va de soi que les jeux, les promenades, les excursions aidant, Charles et Odette — elle s'appelait Odette — lui âgé de dix ans, elle de huit ou

neuf, furent bientôt les meilleurs amis du monde. Elle toute joliette, toute gracieuse, du plus doux caractère, lui tout heureux, tout empressé auprès de cette mignonne qui le traitait en grand frère. Il se plaisait surtout à lui conter toutes sortes d'histoires plus ou moins merveilleuses, qu'il avait lues ou qu'il imaginait, et qu'elle écoutait ravie.

La veille du jour où ils devaient se quitter, les soirées étant déjà fraîches, on avait allumé un fagot dans la vieille cheminée ; ils étaient assis tous deux devant lâtre, sur une peau de loup tué jadis par le garde. Et Charles contait pendant qu'Odette lui prêtait toute sa candide attention. Il disait l'histoire d'un jeune prince enchanteur qui aimait une jeune et belle princesse, dont il était aimé, mais que ses parents voulaient marier contre son gré à un très puissant mais très déplaisant seigneur.

Devant s'éloigner pour aller à une conquête lointaine, ce jeune prince fait don à la princesse d'une petite flûte d'or, où elle n'aura qu'à souffler pour que, aussi loin qu'il puisse être, il revienne tout aussitôt auprès d'elle afin de la défendre ; mais la flûte ne gardera sa puissance qu'autant que le prince aura sur lui un objet ayant appartenu à la princesse, et qui sera un talisman le préservant lui-même de toute fâcheuse aventure.

Ce conte fini, qui l'avait fort intéressé : « Voilà, dit-

elle, que tu vas t'en aller, toi, comme le prince. Si j'avais donc une petite flûte d'or, pour te faire revenir quand je voudrais ! »

En parlant ainsi, elle avisa un vulgaire petit sifflet de plomb en forme d'animal fantastique, pendu par un cordon à la veste de Charles, et le touchant « Donne-le moi, veux-tu ? Je sais bien qu'en y soufflant je ne te ferai pas revenir, mais il me semblera que tu es encore là. »

En toute hâte Charles détacha le petit jouet, et le remettant aux mains d'Odette :

« Je te le donne de grand cœur, dit-il ; mais toi, que me donneras-tu comme talisman ou porte-bonheur ? »

Elle fouilla dans sa pochette et en tira un petit étui à aiguilles en buis, qu'elle lui donna...

Ainsi fut fait le naïf échange.

III

Ils espéraient se retrouver l'année suivante ; mais l'année suivante la fille du garde n'était plus en service chez nous, et sa sœur avait d'autre part quitté les parents de la fillette.

Non seulement je ne devais plus revoir Odette, mais encore j'allais être par la suite hors d'état d'être renseigné sur elle ; car elle n'était pas du même pays que moi, et je n'avais pas plus songé à lui demander son nom de famille qu'elle n'avait songé à me demander le mien.



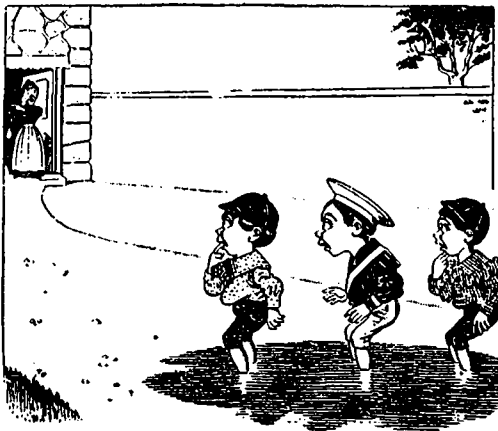
Ils étaient tous deux assis sur la peau d'un loup, tué jadis par le garde.

TROP PROMPTE OBÉISSANCE



I

Brigitte. — Ah, les monstres d'enfants. Mais regardez donc où ces vauriens-là sont allés se mettre les pieds. Joseph !... Henri !... Paul !... Je vais aller de suite le dire à votre maman ; vous allez voir ça.



II

Brigitte. — Vous allez en manger une et forte ; votre mère vous fait dire de venir de suite la trouver.



III

Les trois coupables. — Hi !... Hi !... Hi !... Nous v'là, maman ; nous n'avons rien fait de mal... hi... hi...

Qu'importe ce détail à des enfants ?

Toujours est-il qu'un riant, un charmant souvenir, resté dans mon jeune cœur, semblait devenir en moi plus vivant chaque fois que je regardais, que je touchais le petit objet qu'Odette m'avait donné.

Cet objet, d'ailleurs, n'avait pas tardé à s'attacher une idée d'influence propitiatoire. Dans ma simple vie d'écolier, j'avais remarqué qu'il exerçait sur moi une sorte de charme favorable. A sa vue, à son contact, le souvenir d'Odette se réveillant, je travaillais avec plus d'ardeur, j'avais des réussites meilleures.

Raillo qui voudra, qui osera, ces innocentes illusions de l'esprit et du cœur : le petit étui de bois était réellement devenu pour moi le talisman, le porte-bonheur.

IV

A la mort de mon père, ma mère alla se fixer à Paris, où je devais achever mes études. Là, quo de fois encore, à propos d'effets intellectuels, aussi bien qu'en maintes circonstances morales, le petit cadeau d'Odette, qui toujours la faisait apparaître auprès de moi, ne joua-t-il pas son rôle bienfaisant, par les conséquences du zèle qu'il semblait m'inspirer, par l'observation de moi-même qu'il semblait me commander.

Au reste, ce ne fut pas là, dans ma vie, le seul mode d'intervention de cette relique enfantine conservée avec un soin tenant de la piété.

Avec elle, par elle se ranimait à mes côtés un être souverainement aimable, que les rêves de mon esprit et de mon cœur se plaisaient à orner de toutes les perfections physiques et morales, et qui, vision fidèle, dès le premier appel de ma pensée, devenait pour moi une compagne incomparable, doublant mes joies en les partageant, allégeant mes peines en les éprouvant.

Et si de fait, pour le monde, je suis resté, ou si j'ai paru rester seul pendant le cours d'une assez longue existence, jamais pourtant, grâce à la prestigieuse influence de ce souvenir, aucune solitude ne fut moins réelle que la mienne.

Ainsi coulaient mes vieux jours, quand le hasard mit sur ma route ce petit Louis, cette petite Jeanne qui ne pouvaient naturellement que m'inspirer la plus grande sympathie.

V

Ce m'était un doux plaisir de suivre, d'observer cette charmante situation. Il en allait paisiblement de la sorte depuis une année, lorsque, pendant une absence de quelques semaines que je dus faire, un triste événement changea tout.

La mère de Jeanne était morte subitement. Point de parents pour prendre l'enfant. Une vieille demoiselle riche, qui habitait le quartier, mais qui était à la veille de quitter Paris, offrit d'adopter la fillette, qu'elle avait vue quelquefois. Les choses avaient été arrangées ainsi. Jeanne était partie avec la vieille demoiselle.

Quand je revis Louis : "C'est fini ! s'écria-t-il en se jetant tout en larmes dans mes bras. Elle a bien promis qu'elle ne m'oublierait pas, qu'elle m'écrirait... mais je ne la verrai plus... je n'entendrai plus parler d'elle ! On va l'emmenner je ne sais où, on va faire d'elle une grande demoiselle, on ne voudra plus qu'elle pense à moi, qui ne suis qu'un pauvre petit commis... Ah ! c'est fini, bien fini !"

Et le pauvre enfant pleurait, sanglotait à me déchirer le cœur.

Je le raisonnais de mon mieux, je lui disais — mais sans trop de conviction — qu'il avait tort de se désespérer ainsi ; qu'il fallait avoir confiance en l'avenir. Il refusait presque de m'entendre, lorsque, enfin, je m'avisai de lui remontrer qu'il pouvait dépendre de lui de se rendre le sort favorable.

"Sachant le nom de la personne avec qui elle va vivre, le lieu où elle est allée en quittant Paris, lui dis-je, tu ne peux manquer de la retrouver, de la revoir plus tôt ou plus tard.

"Eh bien ! reste toujours digne d'elle par ta probité, par ton activité ; efforce-toi de devenir un homme de valeur, de mérite — on peut l'être dans toutes les conditions sociales. Fais le possible, l'impossible même,

pour sortir du rang commun. Sois quelqu'un que l'on distingue, que l'on estime..."

Il m'interrompit, en me prenant les mains, et me regardant avec des yeux où les larmes étaient taries : "Vous verrez, M. Duvert, fit-il, d'une voix énergique, vous verrez !"

Et j'ai vu en effet, en huit ou neuf années, se réaliser tout ce que j'avais cru devoir conseiller, indiquer à cet honnête, à ce brave, à ce courageux enfant.

De plus en plus, il a fait de moi son confident, son guide. J'ai travaillé avec lui pour l'œuvre que j'appellerai d'ascension. Je l'ai aidé de mes relations et enfin je l'ai vu, à vingt-deux ans, très instruit déjà, d'une rare expérience professionnelle, devenu en quelque sorte *l'alter ego* du chef d'une grande et honorable maison, qui pourrait bien voir en lui, un associé d'abord, un successeur ensuite.

VI

Un jour, il arrive transporté de joie. Dans une réunion de famille chez un ami de son patron, il a reconnu Jeanne, devenue une ravissante jeune fille, qui a paru elle aussi toute heureuse de le revoir. Ils n'ont pu échanger que quelques mots. Mais ils doivent bientôt se rencontrer de nouveau. Alors ils causeront.

Cette fois il me revient consterné. Jeanne est en réalité restée pour lui la même que jadis, toute à son enfantin et cher souvenir, voulant être absolument fidèle à sa première affection ; mais mademoiselle Mellier — c'est le nom de sa protectrice — qui a toujours été avec elle d'une bonté, d'une sollicitude vraiment maternelle, lui a laissé entendre qu'elle a pour elle des vues formelles d'établissement, en ajoutant qu'elle entend la doter très largement, en lui assurant son entière succession.

Toutefois elle a déclaré à Jeanne qu'elle n'entend la violenter en aucune façon pour la réalisation de ce projet. Elle la laisse complètement libre de refuser, mais alors en lui ouvrant la porte de sa maison pour qu'elle aille vivre où bon lui semblera, se promettant de ne plus rien faire pour elle qu'elle a, pendant dix ans, considérée et traitée comme sa fille ; elle la tiendra pour absolument ingrate et indigne des soins dont elle a été l'objet...

— Qu'as-tu dit à Jeanne quand elle t'a fait connaître les intentions de sa mère adoptive ? demandais-je à Louis consterné.

— Je lui ai conseillé d'obéir, répliqua-t-il, car je ne veux pas qu'à cause de moi sa bienfaitrice la tienne pour ingrate et la renie.

— Qu'a-t-elle répondu ?

— Elle dit qu'elle n'obéira pas... Elle parle de mourir... Ah ! que je suis donc malheureux !

— Sais-tu où demeure Mlle Mellier ?

Il m'indiqua une adresse. Et voyant que je me disposais à sortir :

— Où allez-vous ?

— Père adoptif, je veux causer avec la mère adoptive.

Près de la porte, je reviens sur mes pas pour prendre dans un meuble un petit objet que je montre au jeune homme ; il en connaît l'histoire et il sait ma superstitio.

— Ah ! le porte-bonheur ! fait-il en secouant dubitativement la tête.

— Avec lui, j'ai toujours réussi.

Il lève les bras et hoche la tête comme pour dire : "J'ai bien peur que cette fois !..."

VII

Me voilà devant Mademoiselle Mellier, personne d'aspect fort distingué, fort digne, qui doit avoir environ le même âge que moi.

Je vais droit au but. Je lui dis le jeune, mais très honorable, très méritant passé de mon protégé. Je lui apprends le touchant petit roman d'enfance, dont elle semble d'ailleurs ne rien ignorer. Je traduis ce que je crois savoir de ses intentions sur sa pupille, et lui demande si rien ne pourra l'en faire départir.

Après un mouvement de tête fermement négatif, elle se lève comme pour me faire entendre qu'il est complètement inutile de prolonger l'entretien.

En me levant comme elle et en la saluant, je dis mentalement, parlant en moi au petit étui de buis qu'en entrant j'ai pris dans une de mes mains. "Pour la première fois, tu es resté impuissant."

Mlle Mellier, qui n'a pas cessé de garder à la main la carte que je lui ai fait remettre en arrivant, fait un pas pour me reconduire, et joue machinalement, fébrilement avec des breloques pendues à sa ceinture, parmi lesquelles j'aperçois certain petit objet de plomb, qui me fait faire un vif mouvement de surprise.

Presque en même temps, sur l'enveloppe d'une lettre jetée dans une coupe de cristal, je lis ces mots "Mademoiselle Odette Mellier."

—Odette ! m'écriai-je à mi-voix.

Elle entend et me regarde ébahie.

"Odette est votre prénom, mademoiselle ?

—Oui, monsieur.

A'ors lui présentant le petit étui : "Vous souviendrait-il d'avoir laissé cela, il y a quelque cinquante ans, dans la maison d'un garde forestier, aux mains d'un petit garçon ?"

Son œil, où vient de passer un éclair, se baisse sur la carte qu'elle tient :

—D'un petit garçon qui s'appelait Charles Duvert, et qui m'avait donné ceci, reprend-elle, en montrant le petit sifflet de plomb.

—Oui, dis-je en souriant, la flûte d'or du prince enchanté.

—Ne vous moquez pas, dit-elle avec une douce gravité. Tout enfant, dès les premiers jours, j'avais remarqué qu'en la portant à mes lèvres, avec le souvenir du prince, venait à moi une sorte d'influence intime, dissipant la tristesse ou causant la joie. Et depuis, cette influence n'a jamais cessé de se manifester. Tantôt encore j'y recourais pour conjurer une sorte d'inconsciente mélancolie... Je ne me doutais guère que, cette fois, le prince allait m'apparaître lui-même. "Vous revenez de loin, de très loin, prince, vous devez avoir bien des choses à me conter. Tenez, mettons-nous là — elle désignait deux fauteuils voisins faisant face à la cheminée — comme il y a cinquante ans devant l'âtre de la maisonnette forestière... sur la peau de loup..."

Tout cela avait été dit d'une voix émue, avec le plus cordial et heureux abandon. Son regard rayonnait. Dans l'épanouissement de son visage couronné de cheveux gris, je retrouvais la riante expression du rose et clair minois de la mignonne Odette... J'éprouvais un étrange émoi.

Une longue, longue causerie commença, où, grâce au privilège de l'âge, purent sincèrement s'ouvrir deux cœurs qui, malgré la séparation ne s'étaient jamais réellement quittés. Que dirais-je de plus ! Il y a eu deux mariages et Jeanne et Louis, quelque fut leur bonheur, n'en ont pas éprouvé de plus grand que celui goûté par nous après une aussi longue séparation. Les porte-bonheur — ils sont deux à présent, — sont aussi réunis, au dessus de la grande cheminée du salon.

F. X.

En dehors de Paris, il n'y a que des villages. — UN HUMORISTE.

DEVINETTE



—Mon voyageur m'avait pourtant bien dit de le rejoindre ici ! Où est-il donc ?

Chronique Théâtrale

ACADÉMIE DE MUSIQUE

DeWolf Hopper est, cette semaine à l'Académie avec son excellente compagnie et paraîtra dans la brillante fantaisie musicale de J. P. Sousa, "El Capitan."

DeWolf et sa compagnie sont les favoris de tous les amateurs de théâtre et ils le méritent pleinement.

DeWolf est heureux d'avoir Mlle Nella Borgen, sa nouvelle et attrayante prima donna, qui, par sa voix splendide, attire les bravos des spectateurs.

Une matinée seulement, le samedi, après midi. Que ceux qui n'ont pas vu "El Capitan" se hâtent de s'assurer des places.

Les deux scènes finales ont acquis, cette saison, une importance plus considérable encore et les fameuses marches sont assurées du concours de la Bande des Carabiniers Victoria pour chacune des représentations de cette semaine, sous la direction de son directeur, Mr Quivron.

QUEEN'S THÉÂTRE

C'est une comédie-farce anglaise "The New Wing" qui occupe l'affiche cette semaine, et c'est une des meilleures qu'il ait été donné d'applaudir à ce théâtre depuis longtemps. Chaque artiste a été engagé avec un soin spécial.

Mr Otis Sblattuch, est un des meilleurs comédiens qu'il soit possible de voir, il remplit le rôle de George Slabb. Mr Edwd Wonn, remplit le rôle de Sir Edward Strangways. Mr Earl Ryder, remplit celui de Bobby Button. Mademoiselle Neva Harrison autrefois étoile de la Danger Signal, remplit le rôle de Hestia. Mlle Elisabeth Whitney est délicieuse dans Flossie Finvetl.

Les décors sont neufs et sont l'œuvre de Mr John Young, du Broadway Théâtre de New-York.

THÉÂTRE ROYAL

Un grand succès de rire c'est "A Jay in New York" que la célèbre compagnie de comédiens de William Jerome, joue au Théâtre Royal, cette semaine, avec matinées l'après-midi.

C'est le grand succès de New-York que cette pièce si burlesque, si amusante, rendue plus attrayante encore par le talent qu'y déploient les artistes et qui constituent bien ce qu'il y a de plus hilarant en ce genre.

Chacun voudra, cette semaine, aller se désopiler la rate au Royal en entendant "A Jay in New-York".

PARC SOHMER

Quelles brillantes semaines vient de donner le Parc Sohmer depuis celle, à jamais mémorable, du Jubilé Musical des employés, où tant de milliers de personnes durent s'en retourner faute de place. Mais aussi, quels programmes : le Professeur Macart, les sœurs Vaidis, etc., etc.

Cette semaine n'a rien à envier aux précédentes, et le public continue à affluer au Parc, d'autant que le sympathique maestro Ernest Lavigne a repris, à la commune satisfaction, le bâton de chef d'orchestre qu'il manie si bien.

Profitez des beaux jours qui, hélas ! vont durer si peu, pour vous rendre au Parc Sohmer.

PALLADIO.



A L'ACADEMIE DE MUSIQUE — DEWOLF HOPPER.

DANS LE MONDE DE LA MODE

(Suggestion par May Maunton)



7046 - Robe de fillette montante ou décolletée.

Une batiste fleurie de dessins vert-pâle et violet garnie d'insertion écru et de ruban en taffetas fera une jolie robe comme celle que nous voyons sur la vignette. Le corsage à bouffant repose sur une doublure qui n'est ajustée que sur les épaules et dessous les bras. On ne doit pas voir la couture dans le dos, laquelle se dissimule dans le plissé. On ajuste les plissés en bas du cou et autour du buste; dans le patron vous aurez deux modèles, l'un pour un collet montant, l'autre devant être porté si la robe est basse. La jolie berthe bordée d'une insertion et d'une ruche en ruban tombe sur les épaules et forme un pointu en avant et en arrière. On peut très bien arranger un gros bouffant sur le haut de la manche qui retombe sur une manche collante et bien ajustée, ou on peut enlever la manche entièrement et finir le bouffant par une étroite bande d'insertion. Un ruban d'une jolie teinte de violet est fixé en nœuds élégants sur les épaules et autour de la taille se terminant au côté gauche par de longs bouts flottants.

La jupe est large et plissée tout autour de la ceinture. Elle est

garnie dans le bas par une insertion. Les tissus que l'on emploiera dans la confection de cette petite toilette devront subir l'épreuve du lavage tels que la batiste, la percale, etc., avec de la broderie comme garniture. Si on veut en faire une toilette plus soignée, la soie glacée, le taffetas ou la peau de soie, la soie des Indes avec garniture en dentelle, ruban, mouseline tuyautée autour de la berthe, en feront une robe très habillée.

Pour faire cette robe à une enfant de huit ans, il faudra trois verges et un quart d'étoffe de quarante quatre pouces de large. Le patron, No 7046, est coupé pour des enfants de la grandeur de six, huit, dix et 12 ans.

Comment se procurer les Patrons du "Samedi"

Toute personne désirant l'un quelconque des patrons ci-contre n'a qu'à remplir le coupon de la page 21 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 15 centimes, argent ou timbres-postes, par chaque patron demandé.

Ajoutons que le prix régulier de chacun de ces patrons est de 40 centimes.

Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer.

CHOSSES ET AUTRES

LE PRIX DES MÉTAUX PRÉCIEUX

On s'imagine généralement que le platine, l'or, l'argent, dénommés "métaux précieux", sont ceux qui ont le plus de valeur. C'est une illusion, tout simplement. L'or vaut, en ce moment, 3,640 fr. le kilog. et l'argent fin 219 fr. Or, à côté des métaux dits précieux, il existe toute une série de métaux très peu répandus et que l'on nomme, pour cette raison, "métaux rares". Ainsi le palladium, que l'on utilise en horlogerie, l'iridium pour la pointe des plumes d'or, etc. Le cours de ces métaux est assez variable et quelques-uns ont beaucoup baissé de prix depuis quelque temps. Malgré tout, ces métaux ont une valeur bien supérieure à celle de l'or. Voici, en effet, quelques chiffres très approximatifs :

Le vanadium coûte 124,000 fr. le kilog. ; le stibidium, 100,000 fr. ; le zirconium, 79,500 fr. ; le lithium, le plus léger de tous les métaux, 78,000 fr. ; le calcium, 55,000 fr. ; le strontium, 46,000 fr. ; le yttrium, 45,000 fr. ; l'erbium, 38,000 fr. ; le cerium, extrêmement lourd, 37,500 fr. ; le didyme, 35,000 fr. ; le ruthinium, 27,000 fr. ; le rhodium, 25,000 fr. ; le baryum, 19,000 fr. ; le palladium, 15,000 fr. ; l'iridium, le métal le plus dense que l'on connaisse, 12,000 fr. C'est assez dire que ces différents métaux, d'ailleurs peu connus du public, ne se vendent pas couramment en dehors des laboratoires et des cabinets de physique.

HENRI DE PARVILLE.

UNIFORMITÉ DE GOUTS

Pat Gallagher, afin de célébrer plus joyeusement sa fête, a invité à dîner quelques amis et leurs épouses.

On est à table où une superbe dinde occupe la place d'honneur.

—Allons, fait Pat, en se saisissant d'un couteau à découper, on va procéder à l'adjudication de cet animal. Quel morceau désirez-vous, madame O'Neil ?

—Moi, monsieur Gallagher, si c'était un effet de votre bonté de me donner une aile.

—Parfaitement, fait l'amphytrion, en détachant habilement la partie demandée. Et vous madame Fianigan ?

—Moi ! Une patte ferait mon affaire.

—Adjugé, fait Pat enlevant élégamment le pilon de la bête et le passant à sa voisine. Et toi, madame Gallagher ? — dit-il en s'adressant à son épouse.

—Moi, Pat, tu sais bien ce que je mange toujours ! Donne-moi aussi une patte.

Le second pilon passe dans l'assiette de cette estimable madame Gallagher et ce bon Pat, ayant, ainsi que le lui commandait la politesse, servi toutes les dames, passe à ses hôtes barbus. —Que veux-tu, toi, Mick ? demanda-t-il à l'un d'eux.

—Moi, répond l'interpellé, une patte, parbleu.

—Ah ça, hurle Pat en colère, te figures-tu, animal, que je suis en train de dépecer une araignée ?

AUGMENTATION DE POIDS



La maman — C'est singulier, Henri, chaque fois que je te demande d'aller me cueillir des cerises, tu as toujours peur que la branche casse et pourtant tu es resté toute la matinée dans l'arbre ?

Le petit Henri. — C'est bien pour ça, maman, je pèse bien plus lourd maintenant que ce matin.

RÉFLEXIONS RURALES

Mr Delapoésie. — Que c'est beau, le matin ! Que ce petit agneau blanc, seul dans cette vaste prairie verte, est d'un joli coup d'œil. Qu'en pensez-vous, Baptiste ?

Baptiste. — Je pense qu'un gros mouton bien rôti sur une table est d'un coup d'œil encore plus joli !

IL CRAIGNAIT L'EAU

Le tramp Lichamort. — Ma bonne dame, je meurs de soif. Voudriez-vous bien me donner quelque chose à boire ?

La dame. — Certainement, mon brave homme. Tenez, la pompe est là, à gauche, l'eau est très fraîche et vous pouvez boire autant que vous le voudrez.

Le tramp Lichamort. — De l'eau, ma bonne dame ! Impossible. J'ai une constitution de fer, et rien qu'une goutte d'eau la ferait rouiller.

DEVINETTE



—Apercevez-vous la tête du vieil Oraparogamus, le chef des Génies des bois ?

La Femme, L'Homme, et la Pilule.

C'était une bonne femme. Il l'aimait. Elle était sa femme. La tarte était bonne; sa femme l'avait faite; il l'avait mangée. Mais la tarte ne se digéra pas et il eut un désagrément avec sa femme. Maintenant il prend une pilule après avoir mangé de la tarte et il est heureux. Sa femme aussi. Ce qu'il prend c'est une Pilule d'Ayer.

Morale: Évitez la dyspepsie en prenant

Les Pilules Cathartiques d'Ayer.

Dr BERNIER DENTISTE

Informe respectueusement sa clientèle qu'il a transporté ses salons dentaires au
No 60 RUE ST-DENIS
à deux portes plus haut que le Jardin Viger.
PRIX MODÉRÉS



TRANCHE-PAIN pour Hôtels, Restaurants, Clubs, etc...
RASOIRS Les Rasoirs "L. J. A. Surveyer" sont garantis donner satisfaction; le plus bel assortiment de...
COUTELLERIE importée directement des manufacturiers et pour cette raison à prix très raisonnables chez...
L. J. A. SURVEYER, Quinecaillier
6 Rue St-Laurent.

Une Recette par Semaine

SIROP DE GOMME

Le sirop de gomme, quand on l'achète, coûte assez cher. Il est toujours bon d'en avoir chez soi quand on a de jeunes enfants ou des parents âgés et sujets aux rhumes. Vous en ferez d'excellent de la manière suivante et à l'aide des ingrédients ci-dessous :

- 4 onces de gomme arabique.
- 8 onces de sucre.
- 1 once de fleur d'oranger.
- 10 onces d'eau.

Vous jetez la gomme dans l'eau bouillante; quand elle est fondue, ajoutez le sucre, en ayant soin d'écoumer. Après une 1/2 heure de cuisson, mettez la fleur d'oranger, puis laissez refroidir et mettez en bouteille.

B. DE S.

Nos enfants fin-de-globe :

— Mon papa est plus riche que ton papa !...

— C'est pas vrai... c'est le mien qui est le plus riche !...

— Mon papa a trois maisons... le tien n'en a pas...

— Non !... mais il a des hypothèques sur les maisons de ton père !... ah !

**

On parlait devant Eugène Sué d'un homme très remuant et qui se livrait à des spéculations peu honorables.

— Vous vous trompez : il est dans l'industrie ; disait une personne qui voulait le défendre.

— Comment donc ! s'il y est !... Mais il y a même un grade, s'écrie Eugène Sué : il en est chevalier.

**

PRÉSENCE D'ESPRIT

L'affiche du théâtre de Rouen annonçait les *Calicots*.

Ravel entre en scène, et son entrée est saluée par une triple salve de sifflets, qui ne laissent aucun doute sur la composition du parterre rouennais. Ravel s'avança alors devant la rampe, s'inclina, et dit :

— Messieurs, si les calicots augmentent, la toile va baisser.

**

Entendu à la porte d'une caserne :

— Dis donc, Dumanet, ça coûte-t-y cher pour envoyer une lettre en Russie ?

— Mais non, mon vieux, tu n'as tout simplement qu'à mettre dessus *franco-russe* !

**

A l'examen pour le baccalauréat : L'examinateur. — Que savez vous de Bélisaire ?

Le candidat. — Bélisaire était un général qui devint aveugle... Il fut réduit pour vivre à jouer de la clarinette sur le Pont-Euxin !

TRIO DE PROVERBES

Qui flatte, il gratte.

×

L'écouter fait le médisant.

×

La raillerie est l'éclair de la calomnie.

SANCHO PANÇA

Un cycliste, surpris par une averse, entre pour se mettre à l'abri chez un de ses amis dont la maison se trouve à proximité.

— Bonjour, mon cher. J'ai des courses pressées à faire, et je suis arrêté par cette maudite pluie. Si tu le permets, je vais laisser ma bicyclette chez toi jusqu'à demain. Je sais que tu ne me refuseras pas ce petit service, bien que tu ne sois pas cycliste toi-même.

— Quelle erreur ! J'apprends, au contraire, à monter, et je dois faire ce soir ma première sortie.

Le cycliste, après un moment d'hésitation, et d'un air embarrassé :

— Toutes réflexions faites, je remporte ma machine, d'autant plus que je vois le ciel s'éclaircir.

La confiance ne se commande pas.

ON LE TROUVE PARTOUT

Aucun remède ne possède l'efficacité du *Baume Rhumal*, pour la guérison prompte et radicale de la toux, quelle que soit la cause qui l'ait provoquée. En vente partout, 25 cents la bouteille.

Bonnes petites amies :

Jeanne. — Marie ne se mariera jamais avant d'avoir rencontré son idéal... et elle peut attendre longtemps...

Marthe. — Ah !... et quel est donc son idéal ?

Jeanne. — Le jeune homme qui la demandera.

**

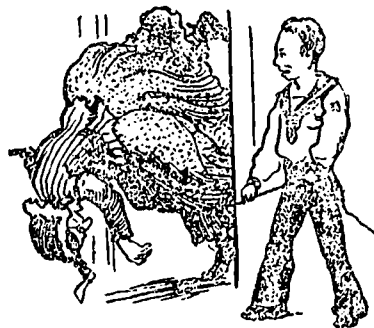
— Connaissez-vous la manière qu'emploie Dizi-moula-gauf, roi nègre du Congo, pour que le parlement soit toujours de son avis ?

— Non. Quel est-il ?

— Pour arriver à ce but, il fait tout simplement donner le fouet aux députés récalcitrants jusqu'à ce qu'ils aient changé d'avis.

Ce procédé diminue dans de notables proportions la chance de changement de ministère ; et les crises ministérielles ne font souffrir que les députés.

ATAVISME



Ah, le méchant gamin ! Il vient, à l'aide d'une invention diabolique, de faire tomber cette vieille dame qui, peut-être va se blesser dangereusement. Je parierai que cet enfant a eu des ancêtres alcooliques, l'alcool conduit au crime. Si vous êtes alligé de cette affection, allez sans perdre de temps vous adresser au Dr Sylvester, 1210 rue St-Denis, ou à Mr Charles, 513 av. Laval.

Une femme parfaite...

Si la perfection était possible, aurait besoin d'abord du plus riche des dons de Dieu : une sante parfaite. Combien en avons-nous dans cet état ? C'est le continuel mal de tête, mal dans le dos, abattement de l'esprit, découragement, indique par des signes si souvent remarqués sur la figure : teint pâle, regard abattu et sans expression, qui révèlent le fait que la souffrance existe à un point si alarmant chez la femme. Des recherches nous ont appris que la cause de la plupart des symptômes ci-dessus est la faiblesse féminine.

Les Pilules Rouges ... du Dr Coderre

Pour Femmes
Pales et Faibles

Rendent promptement ces êtres souffrants à une sante parfaite. Ces pilules sont absolument sûres sous tous rapports, d'une forme convenable et d'un prix modique. C'est pour la femme un remède qui, s'il est bien employé, lui sera un ami assuré dans les jours d'épreuves.

Si ces pilules ne procurent pas une guérison complète, écrivez-nous. Votre lettre sera référée à notre spécialiste français pour les maladies de la femme, qui répondra à toutes les questions en donnant gratuitement les indications nécessaires sur le traitement à suivre.

Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont en vente partout : 50 cts la boîte, 6 boîtes pour \$2.50, envoyées franco sur réception du prix.

ADRESSEZ :

Cle Chimique Franco-Américaine,
Dépt. Médical, B. P. 206, - Montréal.

Un ivrogne trébuchait et zigzaguant hier sur le boulevard.

Soudain il tombe :

— Cette fois, le compte y est !
Et il s'endort béatement.

LISEZ

"Le Monde Canadien"

LA GRANDE REVUE HEBDOMADAIRE

12 PAGES, GRAND FORMAT

Publie toutes les semaines

LE PORTRAIT D'UN DE NOS HOMMES D'ETAT CANADIENS, - UNE CARICATURE POLITIQUE AINSI QUE PLUSIEURS CAVRES D'ACTUALITE, 4 PAGES DE FEUILLETON EMOUVANT, - NOUVELLES DE TOUS LES PAYS.

Abonnement

POUR LA VILLE ET LA CAMPAGNE

\$1.00 PAR ANNÉE

UNE PIASTRE PAR ANNÉE, avec le choix sur une collection de chromo-lithographies, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, Mgr Bruchési et autres sujets. Voir notre annonce de primes dans le numéro du *Monde Canadien* de cette semaine.

Redaction, Administration et Ateliers

No 75 Rue St-Jacques, Montréal

COUPON - PRIME DU "SAMEDI"

Patron No

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

Nom.....

Adresse.....

CI-INCLUS, 15 CENTIMS

Prière d'écrire très lisiblement.

Pour détails voir page 21.

QUEEN'S THEATRE

Semaine commençant le lundi, **13 Septembre**

Avec Matinées Mardi, Jeudi et Samedi

THE NEW WING

Par ARTHUR H. KENNEDY

Joué 300 soirs au Strand Theatre, Londres.

Une grande compagnie de comédiens. Nouvelles Variétés. Jolie Musique. Superbes Décors, etc.

PRIX: Soir, 15c, 25c, 35c et 50c. Matinée, 10c, 20c et 30c.

Phone 1632

THEATRE ROYAL

SPARROW & JACOBS, Gérants

PRIX Matinée:

Semaine commençant le lundi,

10c

.. et .. **20c**

Pas plus haut.

Soir, Sièges Réservés:

10c extra.

13 SEPTEMBRE

Après-midi et soir

La Grande Compagnie de Comédiens de Wm Jerome

Représentant le grand succès de rire

A JAY IN NEW-YORK

Billets toujours en vente depuis 9 heures a. m. à 10 heures p. m.

Barigoule est dans l'enseignement. — Voyons, mon petit ami, dit-il à l'un de ses élèves, à votre âge j'étais beaucoup plus fort que vous. — Vous aviez peut-être un meilleur professeur!

On parle à la table de bêtes féroces. — Moi, s'écrie Tartarin, je me suis trouvé récemment sans armes, par un temps de neige, face à face avec trois loups. — Et alors? — Alors, je les ai regardés fixement, puis je suis parti les mains dans les poches, en sifflant. — Et ils ne vous ont pas poursuivis? — Ils ne pouvaient pas... ils étaient en cage.

En wagon, au pays du soleil: Un indigène, à un voyageur qui baisse la glace par suite d'excès d'air: — Ce n'est pas étonnant que vous ayez froid, vous empêchez la chaleur d'entrer.

ACADEMIE DE MUSIQUE

Une Semaine et une Matinée Commencant le lundi, **13 Septembre**

Retour de l'acteur favori de Montréal DeWOLF

HOPPER

Et sa Troupe Splendide Représentant de nouveau le brillant Opéra de John Philip Sousa

El-Capitan

Livre de Charles Klein, assisté des membres de la...

Fanfare Militaire des Carabiniers Victoria

MEMES (Principaux artistes: Grand Chœur de 50 voix. Superbe mise en scène. Brillants costumes et décors. Mélodies délicieuses de Sousa.)

L'Or de l'Alaska!

L'Or du Klondike!

Tout comme au vieux temps, aux jours de 1849. LE KLONDYKE, C'EST LE MONDE!

THE ALASKA TRANSPORTATION AND DEVELOPMENT CO.

Incorporée. Capital, \$5,000,000. Non saisissable

HON. T. R. FOSTER, de Vicksburg, Mis., Président.

F. A. OTTE, Secrétaire et Trésorier.

Liste des principaux organisateurs et actionnaires de la Compagnie:

- J. B. LEONARD, capitaliste, Chicago.
- FRANK A. HECHT, de la Compagnie Charles Kaestner & Co., Machinerie Générale, constructeurs de Brasseries, etc., Chicago.
- FRANK JOHNSON, Vice-Président de la "Drovers, National Bank", Washington Court House, O.
- W. H. WATSON, Président de la "Pioneer Furniture Co.", Eau Claire, Wis.
- DR ROBERT WALLACE HARDON, Collège Médical de Chicago.
- H. H. WINDSOR, Rédacteur de la "Street Railway Review", Chicago.
- GEORGE H. BARRETT, Rédacteur de "The Bearings", Chicago.
- J. E. DOYLE, Directeur de l'"American Carriage Co.", Kalamazoo, Mich.
- WILLIAM A. BECKLEH, "Northern Passenger Agent Queen and Crescent Railway", Chicago.
- JOHN LEAHY, Agent général pour le sud du "Cincinnati, Hamilton and Dayton Railway", Cincinnati, O.
- L. B. DA VIES, Trésorier de la "Michigan Medicine Co.", Kalamazoo, Mich.
- D. W. GRIFFITH, Président de la "First National Bank", Vicksburg, Mis.
- J. M. PHILLIPS, Caissier de la "First National Bank", Vicksburg, Mis.
- J. ALTMAN, Représentant de la "Armour & Co.", Chicago.
- ALBERT C. BLATZ, Président de la "Val, Platz Brewing Co.", Milwaukee, Wis.
- ALEXANDER I. BLADE, Secrétaire et Trésorier de la "A. Blade Son Co.", Milwaukee, Wis.
- EDWARD D. HAYES, Manufacturier, Kalamazoo, Mich.
- SYDNEY B. JONES, Agent des Passagers, à Chicago, de la "Indianapolis and Louisville Railway", Chicago.
- GEORGE W. STURTEVANT, Président de la "Phoenix Construction Co.", Chicago.
- RUDOLPH PATTERSON, Clifton House, Chicago.
- F. A. OTTE, Ci-devant Caissier de la "Shelbyville National Bank", Shelbyville, Ind.
- HENRY P. FULLER, Ci-devant de Snow, Dickinson & Co., Chicago.
- D. G. EDWARDS, Directeur du Trafic des Passagers de la "Cincinnati, Hamilton & Dayton R. R.", Cincinnati, O.
- FRANK J. REED, Agent général des Passagers du "Chicago, Indianapolis and Louisville R. R.", Chicago.
- HON. T. R. FOSTER, de "Fostoria et Vicksburg", Mis.
- F. S. MORDAUNT, Directeur général de la "Vicksburg Land, Manufacturing and Improvement Co.", Chicago.
- F. H. WICKETTS, Avocat du "Northern Pacific Railway", Chicago.
- JOE CHAS. H. HIGLUND, J. P., Chicago.
- EDWARD C. WESTMAN, de "Westman & Sodelin", Chicago.

Ces messieurs et beaucoup d'autres ont formé cette compagnie dans le but de diriger, vers l'Alaska, des expéditions bien équipées, composées d'hommes d'énergie et d'expérience.

La Compagnie aura ses bateaux à elle, allant directement aux champs de l'or du Klondike et de l'Alaska en general.

Pendant que nous enverrons un certain nombre d'hommes aux champs aurifères afin d'y découvrir et organiser des claims et les exploiter par les méthodes les plus perfectionnées, notre principal but sera les

Affaires en general: Commerce et Transport.

Nous nous rendons acquéreurs d'un stock considérable de marchandises de toute nature pour les vendre à gros profits dans les localités Minières. Une expérience de plusieurs années dans le Montana, le Colorado et l'Australie nous a appris à connaître ce qu'il faut exactement et il y a autant sinon plus d'argent à faire en vendant des marchandises aux mineurs et aux cultivateurs de ces contrées, qu'il y en a à laver l'or; mais la recherche et l'exploitation du précieux métal ne sera pas négligée pour cela. Nous nous servirons de nos propres steamers, bateaux et barges sur tout le parcours de la Yukon, et nous aurons également une route de transport par terre de Juneau à St. Michel ou Dyea. Enfin toutes nos mesures sont prises pour être des premiers à pénétrer sur les gisements d'or avec des éléments organisés et conduits pour un profit mutuel. Les noms des signataires de la charte, des actionnaires, et des directeurs de la compagnie, sont une garantie suffisante de son intégrité et de sa solidité. Suivant les etudes les plus sérieuses et les informations soigneusement puisées aux meil-

leurs sources, nous sommes absolument certains, pendant la prochaine saison d'exploitation,

D'acquérir un enorme revenu, nous permettant de payer de gros dividendes à nos actionnaires.

Avec les mines que nous exploiterons, les nombreux magasins et comptoirs fonctionnant sur tous les points, avec les facilités exceptionnelles de transport que nous posséderons avec, aussi, une quantité d'autres avantages qu'il serait imprudent de dévalguer dans un prospectus, des profits énormes ne peuvent manquer d'être faits par la compagnie.

Des fortunes considérables seront promptement édifiées par des voies honnêtes et telles qu'il n'en a jamais été présenté au public depuis les jours à jamais mémorables de la découverte des placers Californiens. Allez-vous rester tranquillement assis sur votre chaise et laisser passer une pareille chance? Voulez-vous être de ceux qui pourront dire plus tard: J'ai eu une superbe occasion de fortune et je l'ai manquée? Ne vaut-il pas mieux pour vous être de ceux qui diront: L'occasion s'est présentée, je l'ai saisie ou volé! Nous avons besoin, avant qu'il se soit écoulé deux mois, d'un million additionnel de dollars, afin de développer le plan gigantesque que nous venons de mettre devant vous. Il faut faire vite, si vous voulez être un des premiers à profiter de la fortune! Une part du stock, à sa pleine valeur, vous sera vendue à raison de

\$1.00 Par Part

(non saisissable). Si vous n'avez les moyens que pour une, achetez-en une. Si vous êtes capable d'en acheter dix, tant mieux. Si vous pouvez en acheter cent, cela sera encore mieux.

Nous soumettons au public la plus vaste entreprise avec le plus gros capital d'exploitation qui soit sur la place et cela contre un très petit montant d'argent. Chacun peut donc faire sa fortune dans cette incomparable entreprise, tout en restant confortablement chez soi et sans s'en occuper davantage.

Notre première expédition partira en avril 1898, et arrivera en mai dans la vallée d'or de l'Alaska. L'expédition suivante partira une ou deux semaines plus tard, et, après cela, nos steamers et relais de transports spéciaux se suivront à des intervalles réguliers. Tout ce que l'intelligence humaine pourra faire pour la parfaite exécution du travail sera accompli par nos représentants et nous allons, immédiatement, commencer à acheter tout ce qui nous est nécessaire en équipement et provisions; c'est le moment de se joindre à nous, de devenir partie intégrante de la compagnie en formation, l'occasion de faire votre fortune ou, tout au moins, d'acquiescer des profits énormes, relativement aux faibles sommes souscrites par vous. Agissez vivement, et le seul moyen c'est de nous écrire immédiatement en nous disant le nombre de parts que vous désirez souscrire et en joignant à votre lettre le montant en argent, à raison de \$1.00 pour chaque part, soit par un chèque sur New-York, soit par lettre enregistrée. Sur réception de votre lettre, contenant l'argent, vous recevrez immédiatement le certificat de versement constituant votre titre ainsi que tous détails nécessaires. Chaque fois que cela sera utile, des informations vous seront adressées sur la marche des affaires de la Compagnie et, chaque mois, aussitôt que l'expédition sera arrivée sur le territoire des mines, les dividendes afférents à chacune de nos parts de stock vous seront envoyés. Alions! Soyez parmi les premiers! Le stock sera vendu au pair, pour un montant limité et seulement pendant une courte période. Si vous désirez participer à cette aubaine, faites-le immédiatement. Adressez toutes lettres, argent et mandats à

The Alaska Transportation & Development Co.

Fisher Building, coin Van Buren et Dearborn Sts. Chicago, Ill., U. S. A.

Demandez une copie de "ALASKA NEWS" et une aussi de nos offres spéciales pour le transport au Klondike. Celle comprenant votre transport personnel ainsi que les vivres pour une année, fournies par nous, sur les terrains aurifères, au prix de \$100, tout compris. Cela vous intéressera, sûrement, si vous êtes décidé d'y aller; sinon, notre offre de stock ne pourra manquer de vous agréer et de faire que vous ne deveniez un de nos actionnaires.

MAISON DU PEUPLE!

J. A. OUMET

CI-devant GUILMETTE & OUMET

Le magasin par excellence des...

Chaussures à Bon Marché

On ne trouve absolument que là les

SOULIERS D'HOMMES, en veau et en buff, 75c

Une spécialité de CHAUSSURES DE PREMIERE COMMUNION

Gros et Détail.—Assortiment des plus complets

No 1107 RUE ONTARIO

Maison privée : 1105 RUE ONTARIO

PÉNITENTE PRATIQUE

Une dévote, raconte Boileau, se confessait du grand attachement qu'elle avait pour le jeu. Le confesseur lui remontrait qu'elle devait en premier lieu considérer la perte du temps...

—Oui, en effet, dit-elle, on perd beaucoup de temps à mêler les cartes.

**

Un lendemain matin... d'Angleterre Madame.—John, est-ce que monsieur se tenait bien droit quand il est rentré hier soir?...

Le domestique.—Oh! madame, monsieur se tenait tellement droit que j'avais une peur atroce de le voir tomber en arrière!...

**

Machinose, historien moraliste à ses heures, a jugé d'un mot la grande Révolution de 1789-93.

—La Révolution, a-t-il dit, c'est bien simple. Ce sont des hommes qui ont commencé par se monter le coup, et qui ont fini par se démonter le cou.

La conversation roule sur l'escrime, et on énumère les hommes d'épée célèbres. On cite tour Vigeant, Mérignac, Pini, Rue, etc.

Calino, qui n'a encore rien dit : —Damoclès... dont l'épée est encore légendaire!...

**

Bébé, 3 ans, vient de recevoir une correction sur l'endroit spécialement réservé à cet usage; il pleure et sa sœur veut le consoler.

—Où a fait bobo, maman, demande-t-elle?

—Je sais pas...

—Comment tu ne sais pas?

—Non, sanglote bébé, j'ai pas vu.

QUERY FRERES

PHOTOGRAPHES

Côte Saint-Lambert, No 10 MONTREAL

Un pauvre bohème, que tout Montmartre connaît, disait d'un ton mélancolique :

—Il y en a qui prétendent que le commerce ne va pas; j'avais trois chemises, j'en ai déjà vendu deux!

**

Gontran se marie. Il épouse une riche héritière :

—Un parti superbe, mon cher, disait-il à son ami Gaston. Fortune énorme, toute en terre... et les parents aussi!

**

Entre officiers :

—Quand six colonels sont réunis et qu'aucun d'eux ne parle, quel est le supérieur?

—C'est le silence, puisqu'il est général!

Le Renard et le Corbeau

PAR UN ANGLAIS

Monsieur le Corbeau, il était assis dessus un arbre, en l'air.

Et il tenait dans sa bouche un morceau de fromage de Chester.

Mylord Renard il venait, et il disait à Monsieur le Corbeau :

—Allo!... monsieur le corbeau, comment vó portez-vó soi-même, tout de suite, ce soir! Je suis très forte contente de vó voir! Si le chanson de vó, il était comme la plume de vó, vó étiez le Wellington de ce bois.

Monsieur le Corbeau, pour faire voir son chanson à Mylord Renard, il chante alors :

God save the Queen.

Mais comme il fallait ouvrir le bouche pour chanter, il laissait tomber sur le terre son morceau de fromage de Chester...

Mylord Renard il mangeait le Chester, et disait à Monsieur le Corbeau :

—Allo!... vó apprenez que toujours les flatteurs ils mangeaient le Chester. Et quand on volait le manger soi-même, il fallait fermer le bouche et pas chanter "God save the Queen!"

Sur la plage. Gontran et la petite X... causent sérieusement. On agite la peu nouvelle mais toujours grave question de savoir si la lune est habitée.

—Comment, madame, vous croyez à l'homme dans la lune?

—Eh! mon ami, j'y ai cru au début de mon mariage. Car quelle est la femme qui ne croit à l'homme dans la lune... de miel!

**

A l'école primaire :

—Pouvez-vous me citer un mot en ail dont le pluriel soit en aux?

—Oui, M'sieu; marmaille, warmots.

**

Gendre et belle-mère, l'un derrière l'autre, entrent dans la salle à manger. A ce moment précis, un cartel placé au-dessus de la porte tombe avec fracas à deux pouces de la belle-mère.

Le gendre, avec le plus grand sang-froid :

—Je disais bien que cette pendule retardait!

**

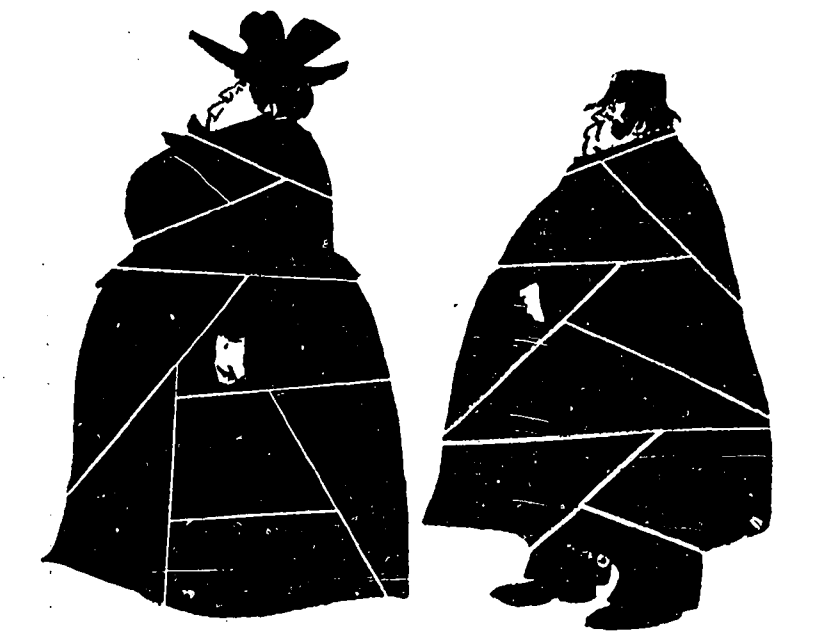
Bout de conversation :

—Mon cher, tu vois un homme littéralement navré; je perds mes cheveux.

—Tu y tiens donc tant que ça?

—Dame! ils me viennent de ma mère!

Casse tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 99



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le Jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste : Mlle R. H., Mlle A. Roy, Adrien Quintal, Edouard Bois, André Grothé, Nap Lefebvre, Arthur Payette, Alex. Raymond (Montréal), Louis Bessette, imprimeur (Farnham, Q.), Mme Is Laperrière, Mme Leonce Robitaille, W Deschamps (Québec, Q.), S Gravel (Somerset, Q.), Joseph Lord, Philippe Beaudry (Sorel, Q.), Mlle Marie Thérèse Ethier (Ste Scholastique, Q.), Mlle O M Lamoureux, A M Demers (Waterloo, Q.), L Lapointe (Windsor, Ont), Elzéar Desrosiers (Brunswick, Q.), John Champney (Cambridge, Mass), Peter Bennac (Chocoma, N. Y.), Jos D Thibault, Léon Trépanier (Fall River, Mass), Pierre Binetto (Lawrence, Mass), Mlle Marie St Hilaire, Joseph Lavoie, Israël Morin (Lewiston, Me), Pierre Pelletier (LeRoy, Mich), Mme J S Aubin, Mme Jos Coutura, Mme Maxime Lafortune, Mlle Rosa Bédard, Mlle Maria Durand, Mlle Cordelia Morneau, Arsène Blais (Lowell, Mass), A C Tartre (Manville, R. I.), J M Dossat, Joseph Derbès, François G Lecluc, Eugène St Martin (Nouvelle-Orléans, La), Jos Robitaille (Newark, N. J.), Archille Bélanger (Pittsfield, N. H.), Julien Desnoyers, Henry Hickory (Waitsfield, Vt), Mlle Marie Lesiere (Woodssocket, R. I.), Mme W Desjardins, Mlle Alexandrine Chupreau (Terrebonne, Q.), Mme L. A. Pelletier (Fall River, Mass).

Le tirage au sort a fait sortir les noms de Adrien Quintal, 371 St Jacques (Montréal, Q.), Mlle O M Lamoureux (Waterloo, Q.), Israël Morin, 113 Oxford (Lewiston, Me), Mlle Maria Durand, 711 Merrimack (Lowell, Mass), Jos Robitaille, 181 Market (Newark, N. J.).

Le tirage s'est fait en présence de Mr A. M. Demers.

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

Ceux qui font un travail mental

Croient qu'ils réfléchissent mieux après un bain turco-russe pris aux...

BAINS LAURENTIENS

Les résultats sont profitables à l'esprit et au corps.

Bains pendant le jour, de 10 h. à 12 h., 75c. Le soir jusqu'à 10 h., 50c.

Jours pour les dames : LUNDI avant-midi et MERCREDI après-midi.

Ouverts toute la nuit.

Bains de Natation Laurentiens

Angle des rues Craig et Beaudry

Un professeur de huitième fait faire à ses élèves une composition d'orthographe.

Son livre à la main, il dicte en indiquant la ponctuation :

—...Le Seigneur, virgule — dit l'Évangile — virgule — ne veut pas la mort du pécheur — à la ligne.

—Quelle chance! chuchote un élève; moi qui dois aller dimanche à la pêche aux goujons!

**

—Mon cher ami, disait un pirate de la finance qui se trouvait, comme on dit, à la côte, je suis trop malheureux, je cherche une affaire.

—Une affaire d'honneur? demanda son voisin.

—Non, une affaire tout court.

—Diable! fait l'autre, c'est quoi ça n'est pas précisément la même chose!

**

Naïveté :

Un médecin rend visite à un malade atteint d'un athisme. En sortant, l'épouse l'interroge :

—Eh bien! docteur que pensez-vous de mon pauvre mari?

—Rassurez-vous, madame, un athisme est un brevet de longévité.

—Mais vous le guérez, n'est-ce pas?

MAGNIFIQUE ROMAN

LE FILS DE L'ASSASSIN

Cet émouvant feuilleton, qui a tenu les lecteurs du SAMEDI sous le charme de ses dramatiques situations, est maintenant en vente.

Au-dessus de 400 pages, grand format.

Il en sera adressé un exemplaire franco à toute personne qui nous fera parvenir la somme de

25 CENTS

Les timbres-postes (canadiens ou américains) sont acceptés.

ADRESSEZ VOS COMMANDES DE SUITE

TIRAGE LIMITÉ

POIRIER, BESSETTE & CIE

No 516 Rue Craig

MONTREAL

Poirier, Bessette & Cie

IMPRIMEURS

Commandes promptement exécutées, caractères de luxe.

... 516 RUE CRAIG

MONTREAL.

L'EXTRAIT ORCHITIQUE CONCENTRÉ

DU DR FRED. J. DEMERS

Produit des effets non seulement prodigieux, mais presque miraculeux dans les maladies suivantes: Fatigue ou Epuisement Cérébral — chez l'Enfant, comme chez l'Homme et l'Homme produit soit par le chagrin, les affaires ou les travaux intellectuels; contre les affections de la Moelle Epinière, Faiblesse Générale, Dabilité Nerveuse, Idées Fixes, Scrupules, Fluxions Blanches, Vapeurs, Enervations, Hystérie, Vertigo, Vents, Incontinence d'Urino, Menstruation difficile ou supprimée, Beau Mal.

Ainsi donc, si vous souffrez d'aucune de ces maladies achetez cette Merveilleuse Préparation, qui est une Véritable Nourriture du Système Nerveux, et non moins précieuse aux gens en santé, pour se préserver des maladies, qu'aux malades pour se guérir.

Comme garantie, exigez toujours, sur chaque bouteille, le NOM et la SIGNATURE de l'auteur en ENCRE ROUGE.

Le prix est de \$1.00 le flacon ou 3 flacons pour \$2.50.

Si votre pharmacien ne l'a pas, adressez-vous au No 1157 Rue St-Laurent, ou l'on vous montrera des centaines de certificats de personnes guéries.

50 ANS EN USAGE I

DONNEZ SIROP
AUX ENFANTS DU **DR CODERRE**

PILULES POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,
Noix Longues (Composées)
De **McGALE**

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

GOMME du Dr Adam
Pour le Mal de Dents
En vente partout. - 10 cts

Nouvelle Manière de Poser les Dentiers sans Palais
DENTS POSEES SANS PALAIS
S. A. BROUSSEAU, L. D. S.
No 7 RUE ST-LAURENT, Montréal



Extrait les Dents sans Douleurs par l'Électricité et fait les Dentiers d'après les procédés les plus nouveaux. Dents posées sans Palais et Couronnes de Dents en Or ou en Porcelaine posées sur de Vieilles Racines.

Fait-il se confier au hasard? Va pour le hasard! — BENJAMIN CONSTANT.

Ile Grosbois

Tous les jours, le dimanche compris, départ, du quai Jacques-Cartier, du vapeur

"FILGATE"

Capitalne GOULET

10 hr a.m., 2 hr p.m.

Allez respirer l'air pur du fleuve et vous promener sous les frais ombrages de l'île Grosbois. C'est la plus belle promenade que l'on puisse accomplir par ces temps de chaleur torride.

Prix, aller et retour, 20 centins

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 96



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les pièces teintées en noir; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment, par juxtaposition: LES DEUX ENTETES.

Adressez, sous enveloppe fermée avec votre nom et votre adresse, à "Sphinx", journal le SAMEDI

Avis Important — Il sera donné en primes aux 5 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-Tête, qui nous seront parvenues, au plus tard le jeudi 23 septembre, à 10 h. du matin, un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou 50 centime en argent, au choix des gagnants.

PHARMACIE DANIEL

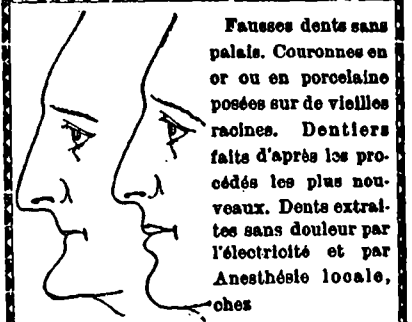
1593 Rue Notre-Dame
Près le Palais de Justice

PRESCRIPTIONS UNE SPÉCIALITÉ
Médecines Brevetées

Françaises, Anglaises, Américaines et Canadiennes
Pa. fums et Articles de Toilette, un choix...

Les Dimanches et Fêtes: 9 heures a.m. à 1 heure p.m., et 4 heures à 6 heures p.m.

Tél. des Marchands 451
Téli. Bell 2269 ED F. G. DANIEL
2118



Fausces dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électricité et par Anesthésie locale, chez

AVANT APRES
J. G. A. GENDREAU,
DENTISTE

Heures de consultations: 9 hr a.m. à 6 p.m.
Téli. Bell 2318 20 Rue St-Laurent

30 pour cent

... DE ...

COMMISSION

Pour la vente des Billets de la

Société . . .

Nationale de

Sculpture . .

à des agents responsables

GROS LOT \$1,500.00

PRIX DU BILLET, 10c

Tirage tous les Mercredis

104 rue St-Laurent.

Celebre
Sel de Coleman

Sans égal pour la pâtisserie, la table et la ferme.
Prompte livraison garantie.
CANADA SALT ASSOCIATION
CLINTON, ONT.

LES

CIGARES et CIGARETTES

Chamberlain

... SONT ...

FIN DE SIECLE

ESSAYEZ-LES!

DIX Cents



PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.

"Curling Oigar," fait à la main valant 10c pour 50.